



Le Christ Consolateur

« Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai. »

(PLOCKHORST)

le travail
poids à p
de l'épée
du métier
« Cela
un des d
Jésus est
autour de
profession
la rame, r
tombant s
ciers rong
vres filles
perpétuell
Tant il

(1) Ma th

XXI^e ANNÉE

JUIN



1905

No 6



Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte

Jésus et les affligés

VENEZ à moi, venez tous, vous qui travaillez et qui êtes surchargés, et je vous soulagerai. » (1)

Ainsi parle Jésus et son invitation s'adresse à tous les hommes ; car où sont-ils ceux qui ne sont point fatigués par le travail ? ceux qui ne p'oient pas sous le fardeau ? « Et qui n'a son poids à porter en ce monde, dit Mgr Baunard, poids de l'outil, poids de l'épée, poids de la pensée ou des affaires, poids de la famille ou du métier, poids du malheur ou de la mort.

« Cela me rappelle, ajoute-t-il, une vaste scène que je considérais à un des derniers salons de sculpture, 1901 : *Chacun porte son faix*. Jésus est au premier plan sous le faix de sa croix ; et derrière lui, autour de lui, la multitude pressée de ceux qu'écrase le poids de leur profession ou de leur condition : paysans avec le hoyau, marins avec la rame, mineurs avec le pic, mendiants trainant leur besace, soldats tombant sous leurs armes, pauvres mères portant leurs enfants, financiers rongés par le souci de l'or, poètes gémissant sur leur lyre, pauvres filles pâles et flétries sous leur couronne de fleurs. C'est toute la perpétuelle et universelle clientèle du divin Roi des martyrs. »

Tant il est vrai que tout souffre sur la terre et que la grande réalité

(1) Ma th. xi, 28.

de la vie humaine, c'est la douleur. Elle nous prend au berceau et elle nous accompagne jusqu'à la tombe. « Quand je vins au monde, dit le Sage, je fis entendre un cri qui ressembla à tous les autres, je pleurai. » (1) Cette parole du Sage, tous ne peuvent-ils point la répéter? C'est en pleurant que l'homme fait son entrée dans ce monde, c'est en souffrant et en faisant souffrir sa mère. C'est encore en versant des larmes et dans les souffrances de l'agonie que ce même homme quittera ce monde, et, entre les pleurs de la naissance et les affres de la mort, c'est une vallée de larmes qu'il aura parcourue sur la terre. Les jours de mon pèlerinage ont été courts et mauvais, dit le Patriarche Jacob, et le saint homme Job répète : « L'homme né de la femme vit bien peu de temps et il est rempli de misères ; » la souffrance est véritablement le fond de la vie humaine.

* * *

L'enfant déjà, l'innocent qui ne connaît rien des choses de la vie, et ignore les préoccupations du lendemain, l'enfant à ses peines que trahissent ses sanglots, ses larmes et ses profonds soupirs.

La riante jeunesse, ce bel âge de la vie, ce printemps de l'existence où l'avenir apparaît en beau et dont le présent semble si gai, a ses heures de pénibles angoisses, de violents orages, de préoccupations naissantes, de cruels déchirements, d'amères déceptions et de cuisants remords.

Que dirai-je de l'âge mûr qui voit naître et grandir les soucis de toutes sortes, où mille sources de chagrins, de déboires, de travaux et de souffrances jaillissent et pénètrent de leur amertume la vie entière ?

Et quand la vieillesse aura courbé nos visages ridés vers la terre destinée à devenir bientôt notre dernière demeure, et que notre corps caduc, servi par une mémoire affaiblie et une intelligence obscurcie, semblera être devenu le rendez-vous de toutes les infirmités, Grand Dieu ! que d'ennuis, de chagrins, de souffrances et d'humiliations ! La mort avec son cortège de douleurs et d'angoisses nous apparaîtra comme une heureuse délivrance de cette vie de misères.

N'est-ce point là, l'histoire de tous les hommes ?

La douleur est le canevas de la vie : on peut broder sur ce canevas quelques fletirs plus ou moins brillantes, quelques joies, quelques

(1) Sap. VII, 3.

plaisi
c'est l
Tou
de l'ai
de bo
comme
bien q
Et le
mine
Le rep
tout la
vous, e
Il r
avec se
centain
Et d
rable ;
-charme
progrès
Oh !
l'homme
qui att
« Allons
mes lo
« Quand
dire : «
m'ennu
de ma r
bientôt
mes do
Job
entière.
Et à
tous, ve
moi, je

(1) Job

plaisirs plus ou moins purs, mais la trame, le tissu, le fond de la vie, c'est la douleur.

Tout conspire, au-dedans et au dehors, pour nous passer au crible de l'affliction. La mémoire nous tourmente, l'imagination nous sert de bourreau, tous les sentiments du cœur sont des tyrans : la haine comme l'amour, la tendresse comme la jalousie, la compassion aussi bien que la vengeance, toutes les passions nous font souffrir.

Et le corps de l'homme quels trésors de souffrances y sont déposés, mine que rien n'épuise, source intarissable d'infirmités continuelles. Le repos l'appesantit, le travail le fatigue, les veilles l'épuisent, et surtout la maladie l'accable et le tue. Que de maux s'y donnent rendez-vous, et quelle science pourra jamais l'en préserver ?

Il n'y a pas une partie de notre être qui n'ait sa maladie spéciale avec ses douleurs particulières également cruelles. On les compte par centaines.

Et de tant de maux rien ne préserve l'homme sur cette terre misérable ; ni l'éclat de la naissance, ni la prééminence du rang, ni les charmes de l'opulence, ni les raffinements de l'amour-propre, ni les progrès de la science. Il faut souffrir.

Oh ! qu'elles sont toujours actuelles et vraies les plaintes de Job, l'homme aux grandes douleurs : (1) « Je suis comme le mercenaire qui attend le long du jour le soir qui tarde à venir ; je me dis alors : « Allons chercher ma couche pour y trouver le repos. » Et pendant mes longues nuits remplies de douleur, j'appelle l'aurore, je me dis : « Quand viendra le jour ? » et lorsque le jour est venu, je me mets à dire : « Quand viendra le soir ? » Oh ! que ma vie est pesante ! qu'il m'ennuie de vivre ! O mon Dieu, pourquoi m'avez-vous tiré du sein de ma mère ? Est-ce que le petit nombre de mes jours ne finira pas bientôt ? Oh ! donnez-moi donc un peu de répit et laissez-moi pleurer mes douleurs ! »

Job parlant ainsi avec sa voix remplie de larmes, c'est l'humanité entière.

Et à cette humanité souffrante Jésus tend les bras : « Venez à moi, tous, vous travaillez et vous êtes accablés sous le fardeau, venez à moi, je vous soulagerai. »

(1) Job, VII, 2, 4 ; X, 1.

Et comment va-t-il nous soulager ?

* * *

Il commencera par donner un sens à la douleur.

Placé devant ce fait universel, devant cette loi de la douleur, l'homme pouvait se demander : « Mais enfin, pourquoi donc tant souffrir ? » Il pouvait lui venir à l'esprit d'accuser, soit la bonté, soit la justice de Dieu.

Jésus qui vient pour nous sauver nous apprend que la source de nos maux, c'est le péché. Il s'est placé en face du péché il a dit : Je le détruirai, et prenant sur lui tous les péchés du monde, il les a en effet lavés dans son sang.

Il s'est mis en face de la souffrance, et la considérant jusque dans ses plus intimes profondeurs, il a dit : « Je ne l'enlèverai pas, je vais la transformer. La prenant sur lui, il se fait l'homme de douleur, il s'en enveloppe comme d'un vêtement, il la porte avec lui sur la croix et la douleur a comme changé de nature, elle est divinisée.

Elle était un châtement, la voilà devenue un remède ; une honte, et maintenant elle est une gloire ; un mal, et désormais ce sera le plus grand bien : on ne trouvera rien sur la terre de plus précieux. L'effet de la Justice de Dieu est devenu le grand instrument de sa miséricorde.

C'est elle bien souvent qui convertira le pécheur. Alors qu'enorgueilli par le succès et gonflé par la prospérité, enivré par le sentiment de sa jeunesse, de sa santé, de sa beauté ou de sa force, il s'est éloigné de Dieu, il a abandonné la prière, les sacrements et les pratiques de notre sainte religion, il aura suffi au Seigneur de l'humilier par la maladie ou l'adversité, pour dissiper en un instant tous ses rêves orgueilleux, lui montrer le néant et l'instabilité des choses de la terre et le ramener peu à peu à ce Dieu qui ne frappe que pour toucher et ne blesse que pour guérir.

C'est par elle que l'homme expie. Coupable de tant de prévarications, lui qui avale peut-être l'iniquité comme l'eau, et dont les péchés surpassent en nombre les cheveux de sa tête, que fait-il pour les expier et quelle pénitence offre-t-il au Seigneur ? Vous-mêmes, Tertiaires qui me lisez, où est votre pénitence et quelle place tient-elle dans votre règlement de vie ?

Dieu vous vient en aide. Il vous envoie la souffrance : voilà l'expiation, voilà le pardon assuré à l'homme par Dieu. Dieu dans sa

miséricorde
de ses
douleur.

Cloué sur
et il pour
des maux

Et aux
peut plus
soulager o
moi. » Al

celui qui y
« Bien
devant le
pieds git u
souffrance,
s'échappen

traits : « M
Il a souf
frir, beau

expier nou
Il a souf
nous ne co

à Lui ?
Il a souf
sa gloire, et

entrer, dans
Hélas ! c
si la douleu

Exilés que
patrie qui n

instant, celu
désert aride

a que l'épre
les yeux en
unique patri

1) Luc, xx

miséricorde sauvera l'homme, pour ainsi dire, malgré lui, et le purifiera de ses souillures dans l'amertume salutaire de l'affliction et de la douleur.

Cloué sur la croix, il lèvera son regard vers Jésus crucifié lui aussi et il pourra dire, avec le bon larron : « Nous ne faisons qu'endurer des maux que nous avons bien mérités, mais Lui qu'a-t-il fait ? » (1)

* * *

Et aux heures de crise, alors que vraiment la pauvre nature n'en peut plus et que ni la science, ni l'affection ne peuvent rien pour la soulager ou pour la consoler, écoutez l'invitation de Jésus : « Venez à moi. » Allez donc à lui, et du pied de la croix, levez les yeux vers celui qui y est attaché et qui vous tend les bras.

« Bien des fois, je me suis arrêté au Louvre, écrit Mgr Baunard, devant le tableau où Francia a représenté le Christ en croix... A ses pieds git un malheureux abattu par l'infortune. Son visage exprime la souffrance, son regard se lève vers la divine Victime et de ses lèvres s'échappent ces paroles que traduisent d'ailleurs son attitude et ses traits : « *Majora sustinuit Ipse*. Celui-là a plus souffert encore. »

Il a souffert pour expier nos péchés, et nous ne voudrions pas souffrir, beaucoup il est vrai, mais infiniment moins que lui, pour les expier nous-mêmes ?

Il a souffert beaucoup pour notre amour, *majora sustinuit Ipse*, et nous ne consentirions pas à souffrir infiniment moins, pour son amour à Lui ?

Il a souffert pour nous ouvrir le ciel et pour entrer lui-même dans sa gloire, et nous ne voudrions pas souffrir nous-mêmes un peu, pour entrer, dans ce beau ciel, en possession de notre propre gloire.

Hélas ! combien n'y en a-t-il pas qui ne penseraient jamais au ciel, si la douleur ne les forçait de chercher un soulagement de ce côté-là. Exilés que nous sommes sur cette terre, voyageurs en route pour la patrie qui nous attend, d'où doit venir nous chercher bientôt, dans un instant, celui qui viendra et ne tardera pas ; nous nous attachons à ce désert aride et nous laissons éblouir par ses mirages trompeurs. Il n'y a que l'épreuve et la souffrance qui nous détachent, nous font lever les yeux en haut et nous arrachent des soupirs sincères vers le Ciel, unique patrie du bonheur.

1) Luc, XXIII, 41.

« Venez à moi, tous, car tous vous travaillez et vous êtes accablés par le fardeau. » Ils sont venus : les voyez-vous dans la gravure d'*Ary Scheffer* (1) placée au début de cet article. Tous les malheureux sont là : les opprimés, les prisonniers, les esclaves, les exilés, les veuves, les orphelins, les mères en deuil, les malades, les blessés du travail et de la vie, jusqu'à la pauvre Madeleine, tout ce qui souffre, tout ce qui est contrit et broyé, tous sont là, aux pieds du Christ qui abaisse vers eux ses yeux pleins de pitié, ses mains toutes remplies de grâces.

Lui seul nous fait comprendre la douleur, lui seul nous aide à la supporter, lui seul nous la fait bénir et nous la fait aimer ; quand on Lui appartient on comprend le mot de l'Apôtre : « Je me réjouis dans mes souffrances, » et on n'est pas loin de goûter la béatitude de ceux qui pleurent : Bienheureux êtes-vous, vous qui pleurez maintenant, car un jour vous serez dans la joie. (2)

FR. COLOMBAN-MARIE, O. F. M.



Nouvelles Petites Fleurs Franciscaines



Chapitre Ixxii. — Comment il dépeignait à ses frères les yeux immodestes, pour les engager à garder l'honnêteté. (3)



Parmi les vertus que le bienheureux Père aimait et qu'il désirait voir resplendir en ses frères, après la sainte humilité qui sert de fondement à toutes, il affectionnait spécialement la beauté et la splendeur de la chasteté. Voulant donc apprendre aux frères à garder la modestie dans leurs regards, il avait coutume de leur dépeindre les yeux immodestes dans l'apologue suivant : Un roi pieux et puissant envoya successivement

(1) C'est par erreur qu'elle est signée : *Plockhorst*.

(2) Luc, VII, 21. (3) *Speculum*, VI, 86.

deux
ment l
en effe
ce fût,
et aprè
reine :
heureu:

Le ro
ter des
vendre

Il or
penses-t
m'a éco
sa part.
Seigneu
moi, ren

Alors
il, que t
partage
car je cr

Le bi
d'attache

Chapi
le servai
gneur p
compagr

Au ten
taine-Col
cause de
que temp
un de ses
decin. »—
sion, mai
pour le m

(1) *Exeat*

(2) *Specu.*

deux messagers à la reine. A son retour, le premier rapporta seulement les paroles de la reine, sans dire rien de sa personne, il avait en effet sagement contenu ses regards sans les porter, en quoi que ce fût, sur la personne de la reine. — L'autre messager revint aussi, et après quelques paroles, il discourut longuement sur la beauté de la reine : « Vraiment Seigneur, dit-il, j'ai vu une personne exquise ; heureux est celui à qui elle appartient. »

Le roi lui répondit : « Comment ! mauvais serviteur, tu as osé porter des regards immodestes sur mon épouse, comme sur un objet à vendre que tu aurais bien voulu acheter. »

Il ordonne alors de rappeler le premier messager et lui dit : « Que penses-tu de la reine ? » — « Beaucoup de bien, répondit-il, car elle m'a écouté avec bonté et grande patience. » C'était sage réponse de sa part. « Ne l'as-tu point trouvée belle, reprit le roi. » — « O mon Seigneur, repartit le fidèle serviteur, c'est à vous de voir cela, pour moi, remplir mon message était ma seule affaire. »

Alors le roi prononça cette sentence : « Tes yeux sont chastes dit-il, que tes sens le soient plus encore, et demeure sous mon toit et partage mes délices. Quant à cet impudique, qu'il quitte ma maison car je crains qu'il ne souille ma demeure. » (1)

Le bienheureux ajoutait alors : « Qui ne craindrait maintenant d'attacher ses regards sur une épouse du Christ ? »

Chapitre lxxiii. — Où l'on voit comme la divine Providence le servait dans les choses temporelles, et d'abord comment le Seigneur pourvut à la pauvre table où s'étaient assis les frères en compagnie du médecin. (2)

Au temps où le bienheureux François était à l'ermitage de Fontaine-Colombe près de Riéti, il y fut visité un jour par un oculiste à cause de sa maladie d'yeux. Ce médecin après être demeuré là quelque temps se disposait à repartir ; le bienheureux François dit alors à un de ses compagnons : « Va, et sers un excellent repas à notre médecin. » — « Père, répondit le compagnon, nous le disons avec confusion, mais nous sommes si pauvres à présent, que nous rougirions pour le moment de l'inviter à partager notre repas. »

(1) Exeat domum, ne polluat thalamum.

(2) *Speculum perfectionis* XI, 110.

« Hommes de peu de foi, dit alors le bienheureux François à ses compagnons, ne me faites pas répéter ce que j'ai dit. »

Le médecin s'adressant alors au bienheureux : « Frère, lui dit-il, je veux partager le repas des frères d'autant plus volontiers qu'ils sont pauvres. » Ce médecin en effet était très riche et quoique le bienheureux François et ses compagnons l'eussent souvent invité, il n'avait jamais voulu venir prendre avec eux son repas.

Les frères allèrent donc préparer la table, tout honteux, ils y mirent le peu de pain et de vin et les quelques légumes qu'ils avaient préparés pour eux-mêmes, puis s'étant assis à cette table si pauvre ils commençaient à manger lorsqu'on frappa à la porte : un des frères se levant alla ouvrir. C'était une femme qui portait une grande corbeille pleine de beau pain, de poissons, de pâtés d'écrevisses, de miel et de raisins, elle apportait tout cela au bienheureux François de la part d'une châtelaine dont le castel était à une distance de sept milles.

Ce que voyant, les frères et le médecin furent en admiration et grandement réjouis, rapportant tout cela à la sainteté du séraphique François et à ses mérites ; le médecin dit ensuite aux frères : « Mes frères, ni vous, ni nous, ne connaissons comme nous le devrions toute la sainteté de cet homme ! »

Chapitre lxxiv. — Du poisson que le bienheureux François désirait en sa maladie. (1)

En un autre temps comme le bienheureux était gravement malade au palais de l'évêque d'Assise et comme les frères le priaient de manger : « Je n'ai pas envie de manger, répondit-il, pourtant si j'avais de ce poisson qu'on nomme *chabot* (2), peut-être en mangerais-je. »

Il dit, et voilà que quelqu'un arriva portant un plateau dans lequel étaient trois grands chabots bien préparés et garnis de pâtés d'écrevisses, le bienheureux Père en mangea avec plaisir. C'était frère Gérard, ministre provincial à Riéti qui lui faisait cet envoi. Les frères, admirant la divine Providence, louèrent le Seigneur qui avait pourvu son serviteur de ce qu'il était alors impossible d'avoir à Assise, car on était en hiver.

(1) *Speculum perfectionis*, XI, III.

(2) *Squalus*, dans le texte.

Chap

donna a

Après

des créat

paroles

Dames,

infirmité

ques mo

fester sa

comment

cœur pa

leur saint

frères, ma

édificatio

Mais, c

sion, elle

mement s

passion à

sidérer qu

former qu

sainte pau

et y mour

besoins d

aumônes c

dessus tou

des soins à

support de

Chapiti

de la joie

d'abord d

montrer ta

Au temp

de l'évêque

s'appesanti

(1) *Speculu*

(2) *Speculu*

Chapitre lxxv. — Des avis que le Bienheureux François donna aux Sœurs de Sainte-Claire. (1)

Après que le Bienheureux François eut composé ses *« Louanges des créatures au Seigneur, »* et qu'il eut mis également quelques saintes paroles en musique pour la consolation et l'édification des Pauvres-Dames, sachant qu'elles étaient dans une grande peine à cause de son infirmité, et ne pouvant les visiter en personne, il leur envoya quelques mots par ses compagnons. Il voulait par ce message leur manifester sa volonté sur la manière dont elles devaient vivre, et leur dire comment elles devaient pratiquer l'humilité et ne former qu'un seul cœur par la charité. Il comprenait, en effet, que leur conversion et leur sainte vie n'étaient pas seulement une gloire pour la religion des frères, mais encore pour l'Eglise universelle le sujet de la plus grande édification.

Mais, comme il savait que, dès le commencement de leur conversion, elles avaient mené une vie très austère et d'une pauvreté extrêmement stricte, il se sentait continuellement ému de pitié et de compassion à leur égard ; par le même message il les pria donc de considérer que, le Seigneur les ayant appelées de pays différents à ne former qu'une famille dans la pratique de la sainte charité, de la sainte pauvreté et de la sainte obéissance, elles devaient aussi y vivre et y mourir. Il les avertit spécialement de pourvoir discrètement aux besoins de leurs corps avec joie et actions de grâces à l'aide des aumônes que le Seigneur leur envoyait. Enfin il leur recommanda par dessus tout la patience, tant à celles qui, bien portantes, donnaient des soins à leurs sœurs infirmes, qu'aux malades elles-mêmes dans le support de leurs infirmités.

Chapitre lxxvi. — De la mort du bienheureux François et de la joie qu'il fit paraître quand il fut certain de sa fin. Et d'abord de la réponse qu'il fit au Frère Elie qui le reprenait de montrer tant de joie. (2)

Au temps où le bienheureux François gisait malade dans le palais de l'évêque d'Assise, comme il semblait que la main du Seigneur s'appesantissait sur lui plus lourdement que de coutume, le peuple

(1) *Speculum perfectionis*, IV, 90.

(2) *Speculum perfectionis*, XIII, 121.

d'Assise, craignant que s'il mourait de nuit les frères n'enlevassent son saint corps pour le transporter en une autre cité, décida que chaque nuit des hommes veilleraient et monteraient la garde autour du mur d'enceinte du palais.

Quant à lui, ce père très saint, pour procurer à son âme quelque réconfort et pour l'empêcher de défaillir parfois sous la violence des douleurs dont il était affligé sans trêve, il se faisait souvent chanter durant le jour, par ses compagnons, les « *Louanges du Seigneur* » ; il agissait de même aussi durant la nuit pour l'édification et la consolation de ces gens qui, à cause de lui, veillaient aux environs du palais.

Or le Frère Elie considérant, comment, en une telle détresse, le bienheureux François se réconfortait et se réjouissait dans le Seigneur, lui dit : « Très cher Père, toute la joie que tu montres dans ton infirmité pour toi et pour tes compagnons, me console et m'édifie, toutefois, bien que les hommes de cette cité te vénèrent comme un saint, cependant, étant persuadés que tu mourras bientôt de cette maladie qu'ils savent incurable, s'ils entendent chanter ainsi les « *Louanges* » le jour et la nuit, ne pourront-ils pas se dire entre eux : « Comment celui-ci montre-t-il tant de joie alors qu'il est proche de la mort, il devrait plutôt penser à la mort ? »

Le Bienheureux François répondit : « Rappelle-toi la vision que tu as eue à Foligno et ce que tu m'as rapporté de quelqu'un qui t'en avait fait part, que je ne devais plus vivre que deux ans ? Avant que tu aies eu cette vision, par la grâce de Dieu qui inspire au cœur de ses fidèles et place en leur bouche tout ce qui est bon, souvent, le jour et la nuit, je méditais sur ma fin. Mais à partir de l'heure où tu eus cette vision j'eus encore plus de soin de penser tous les jours à celui de ma mort. » Et aussitôt, il ajouta en grande ferveur d'esprit : « Laisse-moi donc, frère, me réjouir dans le Seigneur, laisse-moi me réjouir en ses louanges et en mes infirmités ; grâce, en effet, à l'aide du Saint-Esprit, je suis tellement uni et joint à mon Seigneur que par sa miséricorde je puis bien me réjouir en Lui et m'y réjouir bien grandement. »

Chapitre lviii. — Comment il amena le médecin à lui dire combien il avait encore à vivre.

En ce temps là un certain médecin d'Arezzo visita dans ce même palais le bienheureux François avec qui il était très familier ; son

nom éta
« Bonho
je suis a
jamais e
pour le
seul. » (1
de père
par révé
du nom

Le mé
bien. » I
vérité. C
suis poin
du Saint
la vie, to

Le mé
ta maladi
aux envir

Alors l
vers le Se
de l'âme

Chapit
tôt mour

Après c
ont été et
res mais
Bien que
sujet de t
lation et j
repos, de
temporell
nfinies e
verras face
siècle avec

(2) S. Ma

(1) S. Ma

nom était Bon Jean, or, le bienheureux l'interrogea en ces termes : « Bonhomme médecin, dit-il, que te semble de cette hydropisie dont je suis atteint ? » Il ne voulut pas l'appeler par son nom propre, jamais en effet il ne voulait appeler quelqu'un « bon » par révérence pour le Seigneur qui a dit : « Personne n'est bon, si ce n'est Dieu seul. » (1) Il ne voulait de même pas donner à qui que ce fût le nom de père ou celui de maître, soit en l'appelant, soit dans ses lettres, par révérence pour le Seigneur qui a dit : « Et n'appeliez personne du nom de père sur la terre, et ne soyez pas appelés maîtres, etc. » (2)

Le médecin lui répondit : « Frère, par la grâce de Dieu, tout ira bien. » De nouveau le bienheureux François lui dit : « Dis-moi la vérité. Que t'en semble-t-il ? Ne crains pas, grâce à mon Dieu, je ne suis point assez poltron pour craindre la mort, car aidé par la grâce du Saint Esprit je suis uni à mon Dieu de telle sorte que la mort ou la vie, tout m'est parfaitement égal et me réjouit pareillement. »

Le médecin lui dit : « Père, d'après notre art, il est manifeste que ta maladie est incurable et je crois que vers la fin de septembre ou aux environs du 4^e jour des nones d'Octobre, tu mourras. »

Alors le bienheureux François couché en son lit étendit ses mains vers le Seigneur en grande dévotion et révérence et avec grande joie de l'âme et du corps il dit : « O ma Sœur, la mort, sois la bienvenue ! »

Chapitre lxxvii. — Comment, dès qu'il sut qu'il allait bientôt mourir, il se fit chanter les louanges qu'il avait composées.

Après cet entretien, un frère lui dit : « Père, ta vie et tes paroles ont été et sont une lumière et un miroir, non seulement pour tes frères mais encore pour toute l'Eglise et il en sera de même de ta mort. Bien que pour tes frères et pour beaucoup d'autres ton trépas soit un sujet de tristesse et de douleur, elle sera cependant pour toi consolation et joie infinie. Tu vas passer d'un grand labeur à un grand repos, de douleurs multiples à une paix éternelle, de la pauvreté temporelle que tu as aimée et servie parfaitement aux vraies richesses infinies et de la mort temporelle elle-même à la vie sans fin où tu verras face à face le Seigneur ton Dieu, celui que tu as aimé en ce siècle avec une telle ferveur d'amour et de désir. »

(2) S. Math. xxiii, 9.

(1) S. Math. xix, 17.

Et il ajouta sans déguisement : « Père, sache bien qu'à moins que le Seigneur ne t'envoie du ciel sa médecine, ton infirmité est sans remède et tu n'as que peu à vivre, déjà les médecins l'ont annoncé. Si je t'ai parlé comme je l'ai fait, c'est pour reconforter ton âme, afin qu'intérieurement et extérieurement tu te réjouisses continuellement dans le Seigneur, de sorte que tes frères et les autres qui te visitent te trouvent toujours dans la joie du Seigneur ; ainsi ton trépas sera un perpétuel souvenir pour ceux qui en seront témoins et pour les autres qui en entendront parler après ta mort, comme l'ont été d'ailleurs et comme le seront toujours ta vie et tes entretiens. »

A ces paroles, le bienheureux François, bien qu'il fut plus que d'habitude accablé par le poids de ses infirmités, parut cependant ressentir en son âme une nouvelle joie en entendant que la venue de sa sœur la mort était si proche et comme imminente et, en grande ferveur d'esprit, il loua le Seigneur et dit au frère : « Si donc il plaît à mon Seigneur de me faire sitôt mourir, appelle-moi frère Ange et frère Léon afin qu'ils me chantent quelque chose au sujet de ma sœur la mort. » Quand les deux frères furent arrivés, qu'ils se trouvèrent là devant lui, pleins de tristesse et de douleur, ils lui chantèrent avec beaucoup de larmes le cantique de son frère le soleil et des autres créatures du Seigneur, cantique que le saint lui-même avait composé, et voilà qu'avant la dernière strophe de ce cantique il ajouta quelques vers au sujet de sa sœur la mort et dit :

« Loué soit mon Seigneur pour notre sœur la mort corporelle à laquelle nul homme vivant ne peut échapper, mais malheur à celui qui meurt en péché mortel ; béni au contraire, soit celui qu'elle trouvera, Seigneur, faisant ta très sainte volonté, car pour lui la seconde mort ne lui causera pas de dommage. »



Aux Rév. Directeurs du Tiers-Ordre

A la date du 23 avril 1905, le pouvoir d'appliquer aux crucifix les Indulgences du Chemin de la Croix accordé aux Directeurs des Fraternités soumises à notre juridiction a été renouvelé pour cinq ans, par le Révérendissime Père Général.

sont in
trésor
permet
pensab
d'accou

Notr
ne son
un des
l'âme c
contien
dans so
pensez
ses bras
le livre,
trouvé

Il fa
naturell
ne man
grands t

Nos f
s'agit pa

(1) Ra,



La Maison du Tier-Ordre à Montréal

(Suite)



BIBLIOTHÈQUE FRANCISCAINE (1)



Un roi d'Égypte, dit-on, avait fait graver en lettres d'or sur le frontispice de sa bibliothèque cette singulière et saisissante inscription : *Trésor des remèdes de l'âme.*

Les livres, en effet, j'entends ceux qui sont marqués au coin d'une science orthodoxe et d'une saine littérature, et entre tous, ceux qui sont inspirés par une piété solide et bien éclairée, constituent un trésor des plus précieux, puisque l'âme y trouve des remèdes — permettez-moi l'expression — *préventifs* et *curatifs* qui lui sont indispensables : notre destinée sur la terre n'est-elle pas d'éviter le mal et d'accomplir le bien ? *Diverte a malo et fac bonum.*

Notre âme par ses facultés aspire au vrai, au beau et au bien qui ne sont, après tout, que des reflets plus ou moins purs de Dieu. Or un des agents les plus ordinaires et les plus actifs pour infuser dans l'âme ces dons merveilleux est, sans contredit, le livre. Tout livre en contient quelque parcelle. Aussi Thomas-à-Kempis a-t-il pu dire dans son *Doctrinale juvenum* (Cap. v) : « Quand vous ouvrez un livre, pensez aussitôt à cet homme juste, le vieillard Siméon, prenant dans ses bras l'Enfant Jésus pour le baiser ; et quand vous aurez lu, fermez le livre, en rendant grâce à Dieu pour le trésor caché que vous aurez trouvé dans ce champ. »

Il faut estimer et aimer les bons livres ; ce qui m'amène tout naturellement à parler des bibliothèques franciscaines. Cette question ne manque ni d'importance ni d'opportunité. Je vais l'exposer à grands traits et en tirer une conclusion pratique.

Nos fraternités devraient toutes posséder une bibliothèque. Il ne s'agit pas d'une collection plus ou moins riche de livres ; le nombre

(1) Rapport du R. P. Henri, O. F. M. au 3¹.^{me} Congrès franciscain.

importe peu, il est souvent un luxe vain et encombrant ; en outre, il suppose des ressources qui, en général, font défaut. Ce qui convient, ce qui est indispensable, c'est un fonds de livres non seulement choisis et sérieux, mais, de plus, propres aux Tertiaires ; les livres ordinaires de spiritualité, si recommandables soient-ils, ne suffisent pas.

Le Tiers-Ordre a son histoire, sa doctrine, son esprit, sa mission bien déterminés. Mais, hélas ! il faut bien le dire, beaucoup de Tertiaires n'ont pas l'air de s'en douter ; combien, du moins, seraient incapables d'en parler avec compétence. Or, il y a là une lacune regrettable, car, à cette heure surtout, les Tertiaires ne doivent pas se contenter d'être pieux et édifiants ; il convient qu'ils soient en outre éclairés sur l'esprit et la mission du Tiers-Ordre.

Dès lors, il ne leur suffit pas d'avoir entre les mains une notice abrégée sur leur séraphique Père et un simple exposé de leur sainte Règle ; le bagage serait en vérité par trop léger. Une connaissance élémentaire et superficielle ne suffit pas. On n'exige pas non plus de tous indistinctement une connaissance éminente du Tiers-Ordre.

Il est clair que tous, les simples comme les doctes, peuvent et doivent connaître parfaitement l'origine du Tiers-Ordre, son but, ses obligations, ses avantages. Mais dois-je le dire ? les plus cultivés et les plus libres doivent étendre plus loin leurs études, sur l'influence religieuse et sociale du Tiers-Ordre, ses bienfaits et ses gloires à travers les siècles . . . Vous savez si le champ est vaste et fécond !

Il faut donc aux Tertiaires des livres spéciaux composés par des auteurs formés à l'école de saint François et remplis de la moëlle franciscaine. N'est-ce pas naturel ? A chacun la nourriture appropriée à son tempérament et la science en rapport avec son état de vie. La fondation d'une bibliothèque, vous le voyez, s'impose.

Elle sera utile d'abord aux Directeurs. Comment instruiraient-ils les autres s'ils n'étaient pas eux-mêmes déjà instruits ? On irait vainement puiser de l'eau à une fontaine vide. Les directeurs étant pour la plupart des prêtres sujets à des déplacements, il faut que leurs successeurs, en arrivant, trouvent à leur disposition les moyens de s'instruire afin de diriger d'une manière sérieuse et efficace la Fraternité.

Puis, les Directeurs ne peuvent, à la réunion mensuelle, traiter à fond tous les sujets, ils sont forcés d'être courts et simples et par là même incomplets.

Le
verba
le livre
lyser à
tificatio

Le M
que le
Enfi
retenus
ou les
fier ? P

A ce
Tiers-C
lès circ
dans la
et édifi
raient p
livres d
thèques
nous av



graphe
pour les
ciement
au Pape

Le livre supplée le Directeur, il perpétue et achève son œuvre ; *verba volant, scripta manent*, peut-on dire encore dans ce sens. Oui, le livre reste, et comme on peut le lire et le relire, le méditer et l'analyser à loisir, il produira assurément dans les âmes des fruits de sanctification que l'instruction qui passe ne saurait produire.

Le Maître des Novices trouvera un secours non moins précieux que le Directeur dans la bibliothèque.

Enfin est-il besoin de l'ajouter ? Bon nombre de Tertiaires sont retenus souvent loin de la Fraternité par leurs infirmités, la distance ou les occupations. Comment ceux-là pourront-ils s'instruire et s'édifier ? Prêtez-leur donc des livres.

A ces livres ayant trait à l'histoire, aux traditions, à l'esprit du Tiers-Ordre, rien n'empêche d'en ajouter d'autres, si les ressources et les circonstances le permettent. Mieux vaudrait assurément trouver dans la Fraternité tous les ouvrages qui peuvent instruire, intéresser et édifier. Le contrôle étant sérieux et plus sévère, les garanties seraient plus efficaces et plus fortes. Mais qu'il soit entendu que les livres de ce genre sont l'accessoire, et que le but principal des bibliothèques de Fraternités est de procurer aux Tertiaires les livres dont nous avons parlé.

(A suivre)



Nouvelles de Rome

Le Pape et la Chine. — Le Pape a fait parvenir un précieux cadeau à l'impératrice douairière de Chine, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance. En réponse, l'empereur de Chine a envoyé au Souverain Pontife un autographe dans la forme solennelle, selon la coutume de l'Empire chinois pour les messages adressés aux Souverains. Avec ses plus vifs remerciements et ceux de l'Impératrice, l'Empereur envoyait ses présents au Pape.



Groupe des 17 Missionnaires franciscains partis pour la Chine, le 26 février dernier ;
 11 Italiens, 2 Belges, 2 Hollandais et 2 Chinois

I
culu
à to
100
pos
et h
chre
L
ciah
et d
mor
cisc
bien
infa
sans
La l
dans
V
telli,
cent
de tr
O. F.
P. A.
en o
D
lann
trois
natio
lann
Chin
pour
L'
Ponti
quelq
cherd
liguen
attaqu
ment

La cause de Pie IX. — Des suppliques ayant été mises en circulation, particulièrement en France, en faveur de cette cause chère à tous les catholiques, le chiffre des signatures dépasse le nombre de 100,000. Jamais aucune cause n'a été présentée avec autant de lettres postulatrices. La supplique circule depuis un an ; même la Chine et la Mandchourie ont envoyé des signatures de missionnaires et de chrétiens.

L'Asino. — C'est le titre d'un journal maçonnique dont la spécialité est de poursuivre le clergé de ses attaques les plus dégoûtantes et de ses calomnies les plus infâmes. La franc-maçonnerie avait monté par son organe la plus odieuse machination contre les Franciscains d'Albano. Ceux-ci, acquittés par les juges qui proclamèrent bien haut leur entière innocence, poursuivirent à leur tour la feuille infâme. La cour d'appel de Rome a condamné à un an de prison sans sursis l'auteur de l'article et le gérant de l'immonde journal. La leçon est d'autant meilleure que l'affaire avait fait plus de bruit dans toute l'Italie.

Visiteurs Apostoliques. — Par décret du cardinal S. Vanuelli, Préfet de la Sacrée Congrégation du Concile, le T. Rév. P. Vincent Bongiorno, Définitiveur Général, a été nommé Visiteur apostolique de trois diocèses de Sicile. A sa Grandeur Mgr Jean M. Santarelli, O. F. M. est confiée la visite du diocèse de Foligno. Le T. Rév. P. Anselme Sansoni qui a déjà visité quatre diocèses a été chargé, en outre, des diocèses de la Calabre.

Dans les missions — La statistique de nos missions durant l'année 1904 relève les chiffres suivants. Décédés : 46 religieux, dont trois martyrs en Chine. Ont quitté les missions ou changé de destination : 52 religieux ; sont partis pour les missions, toujours durant l'année 1904 : 80 religieux, dont 36 pour la Terre-Sainte, 7 pour la Chine, 28 pour les missions d'Amérique, 4 pour Constantinople, 3 pour Tripoli, etc. . .

L'Encyclique : Acerbo nimis. — Le 16 avril, le Souverain Pontife a promulgué cette nouvelle Encyclique, annoncée depuis quelque temps, sur l'instruction religieuse. Alors que la fausse science cherche à ébranler les dogmes de la foi et que toutes les passions se liguent contre la morale chrétienne, Pie X, pour toute réponse à ces attaques furieuses, d'allure prétendue scientifique, oppose tout simplement l'enseignement du catéchisme au peuple chrétien. Il a sondé

le monde et y a découvert une ignorance profonde des choses de la religion, non seulement chez les humbles et les petits, mais encore chez les esprits cultivés qui croient tout connaître et ignorent l'essentiel. Décidé à tout restaurer dans le Christ, le Pape commence par la base de l'édifice : le catéchisme, l'alphabet de la doctrine. Il rappelle les prescriptions du concile de Trente et en fait lui-même de très nettes et très précises qui devront être mises à exécution sur-le-champ.

Nouveaux Définiteurs Généraux. — Deux nouveaux Définiteurs ont été nommés : l'un pour l'Espagne, le T. Rév. P. Jean Pagazaurtundua, Provincial de Carthagène — et l'autre pour l'Amérique du Sud : le T. Rév. P. Joseph M. Bottaro, en remplacement du R^{me} Père Marien Holguin promu évêque de Huaraco.

Décision concernant la Portioncule. — Les Brefs particuliers qui accordent le privilège de la Portioncule à une église portent ordinairement cette clause : « Pourvu que l'église en question soit distante *d'un mille* de toute église franciscaine ou autre sanctuaire enrichi du même privilège. » On sait, en effet, que toutes les églises franciscaines ont de droit ce privilège et que, pour l'avoir, toute autre église doit obtenir de Rome un indult spécial. On a demandé à Rome ce qu'il fallait entendre exactement par *un mille* et comment il fallait le compter ? La Sacrée Congrégation vient de répondre que le *mille* équivaut à *1840 mètres*, cette distance doit être comptée, non à vol d'oiseau, ni par les sentiers non fréquentés, mais par la voie publique qui conduit d'un sanctuaire à un autre.

L'Ermite du Ventron. — Une cause intéressante qui se poursuit devant la Sacrée Congrégation des Rites est celle du Vénérable Frère Joseph Formet, *Permite du Ventron*, au diocèse de Saint Dié des Vosges. Le Vénérable était Tertiaire de saint François. C'est Mgr Battandier, protonotaire apostolique et consultant des Congrégations romaines qui vient d'être choisi comme postulateur pour cette cause, par Mgr l'évêque de Saint Dié.

25^e anniversaire. — Le 18 avril, le Portugal célébrait le 25^e anniversaire de la consécration épiscopale de son Eminence le Cardinal Netto, O. F. M. sacré évêque d'Angola, le 18 avril 1880, proclamé Patriarche de Lisbonne le 26 avril 1883, et Cardinal le 24 mars 1884. A cette occasion, les *Acta Ordinis* donnent un précis des œuvres accomplies par le Cardinal. Elles sont dignes d'un apôtre et d'un Prince de

l'Eglise
d'un m
bénit
impos
disons



I

l'invitati
à l'éduc
obstacle
en devin
sante é
fondatri
caines d
gieuses
maisons
la direct
fut fondé
plusieurs
répandu
l'énergie
en la Pro

APRÈS
pha
du pays,

l'Eglise. La dernière en date est l'érection dans la ville de Lisbonne d'un monument à l'Immaculée-Conception. Le Cardinal en posa et bénit la première pierre, le 8 décembre dernier, au milieu des plus imposantes solennités. Avec tous les enfants de saint François nous disons : *ad multos annos !*



Chronique franciscaine



A TRAVERS LE MONDE

Une Fondatrice

Ls'agit de la R^{ve} Mère Marie-Thérèse Bonzel, fondatrice et supérieure générale des " Pauvres Sœurs franciscaines de l'adoration perpétuelle " qui est décédée le 6 février dernier, à l'âge de près de 75 ans. Elle avait 29 ans, lorsqu'elle jeta en Allemagne, sur l'invitation de l'évêque de Paderborn, les bases d'une communauté destinée à l'éducation des enfants abandonnés. Après avoir triomphé de bien des obstacles elle reçut le saint habit de la nouvelle congrégation, en 1860, et en devint Supérieure Générale en 1865. A cette époque la famille naissante était bien restreinte ; aujourd'hui, 1,470 religieuses pleurent leur fondatrice et supérieure générale. La congrégation des pauvres Franciscaines de l'adoration perpétuelle compte, en effet, en Allemagne 870 religieuses dispersées dans 65 maisons, et aux Etats-Unis 600 sœurs et 47 maisons. La Congrégation a ajouté à ses œuvres le soin des hôpitaux et la direction d'écoles. C'est en 1875 que la première maison de l'institut fut fondée aux Etats-Unis, à Lafayette Sud ; il y en a maintenant dans plusieurs Etats. Merveilleuse fécondité qui atteste la bénédiction de Dieu répandue sur ces dignes filles de saint François et témoigne également de l'énergie, de la constance, de l'activité et surtout de la confiance illimitée en la Providence de Dieu qui caractérisèrent la vénérable fondatrice.

Les Franciscains au Mexique

APRÈS de longues et pénibles tribulations, que la Révolution triomphante a causées aux Franciscains, les missionnaires et civilisateurs du pays, il semble qu'un espoir de renaissance va luire pour ces Provinces

éprouvées et presque anéanties. Cinq jeunes Mexicains sont venus dernièrement prendre le saint habit de l'Ordre à Teutopolis (Etats-Unis.) Le Rév. P. Provincial de la Province du Sacré-Cœur, auquel ils s'adressaient dans ce but, fit ressortir dans le discours qu'il leur fit les mérites des anciens Franciscains du Mexique. Ils avaient porté l'Evangile non-seulement dans les limites de leur vaste pays, mais encore dans toutes les contrées voisines, comme l'attestent aujourd'hui encore les ruines grandioses des anciennes missions franciscaines de la Californie, du Nouveau-Mexique, de l'Arizona et du Texas. Patience ! encore un peu de temps et l'Ordre fleurira de nouveau sur cette terre qu'il a arrosée de ses sueurs et de son sang.

Un philosophe tertiaire

DANS les premiers jours de Mars, mourut à Florence un Tertiaire qui a fait honneur au Tiers-Ordre, par sa science aussi bien que par sa piété. Auguste Conti, c'est son nom, a été le plus grand philosophe de l'Italie contemporaine. Ses œuvres sont là pour en faire foi. Depuis 1859, il défendit constamment et développa la science chrétienne dans des œuvres où la piété et l'onction s'ajoutant à une étonnante érudition évoquent le souvenir de saint Bonaventure. Dans les différentes villes où il fut professeur de philosophie, il se choisit toujours son directeur de conscience parmi les enfants de saint François, auquel il fut attaché dès son enfance. Le bien qu'il en retira, il le décrit dans un opuscule qu'il composa vers la fin de sa vie où il raconta également comment il reçut l'habit du Tiers-Ordre de saint François. Il ajoute : "Ce saint habit, avec la grâce de Dieu, je l'emporterai dans ma tombe. Je le porte en ce moment comme un précieux trésor et la pensée que je serai enseveli dedans me remplit d'une joie sans pareille ; je sais qu'il me sera un bouclier contre les traits de l'ennemi infernal." Aux Tertiaires de sa Fraternité qui, à l'occasion d'un cinquantenaire lui offraient leurs félicitations, il répondit pareillement entre autres choses : "L'habit du Tiers-Ordre enveloppera un jour ma dépouille mortelle, afin que mes confrères n'oublient pas de prier pour moi." Le vœu du pieux savant fut exaucé. Il mourut paisiblement et fut enseveli dans le grand habit de l'Ordre. A ses funérailles auxquelles assistaient les sommités scientifiques, un nombreux clergé, des Franciscains, des Capucins et des Dominicains, également en grand nombre on vit assister des délégations de Tertiaires, venues de différentes villes d'Italie pour honorer la mémoire de leur illustre frère et prier pour le repos de son âme.

Garcia Moreno

UNE revue espagnole nous apprend que le Comte de Kenty fait d'actives démarches pour introduire la cause de béatification du Président

de la l
memb

Nos
d
pagate
croisad
étonna
durant
qui for
munaut
se, d'O
large p
l'année

D

déjà fait
Il n'en f
avril de
fession.
j'érigeai
tés : cell
tron ; ce
tre de R

C'est a
res *résoli*
leurs effe

Les di
tant : M.
Secrétaire

Ont ét
Mde Vve
taire-Tré
vigny.

de la République de l'Equateur, Garcia Moreno, vrai martyr de la foi et membre illustre du Tiers-Ordre de saint François.

Croisade de chemins de croix

NOS lecteurs ont entendu parler de la croisade des chapelets en faveur de la France, recommandée dans plusieurs *Revue*s du pays. *Le Propagateur des trois Ave Maria* de Blois, a commencé l'année dernière une croisade de chemins de Croix qui a déjà recueilli et suscité un nombre étonnant de prières pour la France. Au mois d'avril, il annonçait que durant le dernier mois, (mars), il avait recueilli 289, 465 chemins de croix qui formaient un total de 700,000 depuis janvier 1905. Beaucoup de communautés franciscaines ont contribué à ces chiffres, il en est venu d'Ecosse, d'Orient, de l'Amérique. Mais le Canada y est inscrit pour la plus large part : 233,911 chemins de croix, durant ces trois premiers mois de l'année !

CANADA

Lac Mégantic (Sherbooke)

DURANT six jours, tandis que je voyais une foule compacte et recueillie assister à la retraite, j'eus le bonheur de parler du Tiers-Ordre. L'heure était venue. Avant mon arrivée, presque tout était déjà fait, grâce au zèle infatigable de quelques Tertiaires venus d'ailleurs. Il n'en fallait pas tant pour que, la Vierge Marie aidant, je pusse le 7 avril dernier recevoir à l'habit 24 frères et 74 soeurs, et recevoir une profession. Enfin voyant qu'il y avait 115 Tertiaires au total, le même jour j'érigéai canoniquement, du consentement de l'Ordinaire, deux Fraternités : celle des hommes reçut le vaillant saint Jean de Capistran pour patron ; celle des dames la ravissante et angélique Agnès, la martyre illustre de Rome.

C'est ainsi que la prière, l'action et les sacrifices de quelques Tertiaires *résolus, actifs et animés de l'amour de Dieu et du Tiers-Ordre*, voient leurs efforts couronnés d'un succès inattendu.

Les discrets sont : Ministre : M. P.-I. Montreuil, de Québec ; Assistant : M. T. Sévigny ; Maître des novices : M. I. Métivier, de Montréal ; Secrétaire-Trésorier : M. X. Marceau.

Ont été élues discrètes : Supérieure : Mde I. Beaudry ; Assistante : Mde Vve Ch. Léger ; Maîtresse des novices : Mde I. Métivier ; Secrétaire-Trésorière : Mlle M. Pichette ; Discrètes : Mdes T. Sévigny, A. Sévigny.

PÈRE MISSIONNAIRE

Montréal. Sacre de Mgr Racicot

Le 3 mai dernier a été un jour de fête pour le diocèse de Montréal et on peut le dire, pour le Canada tout entier. Entouré de la plus imposante couronne d'évêques, de prêtres, de religieux et de fidèles, Mgr Bruchési, archevêque de Montréal consacrait Mgr Z. Racicot, évêque de Pogle, destiné par le Saint Siège à être son évêque auxiliaire. 26 prélats dont 19 archevêques et évêques et le T. Rév. P. Abbé Mitré de la Trappe, ayant à leur tête Mgr Sbarette, délégué apostolique au Canada, rehaussaient de leur présence l'éclat de l'auguste cérémonie. Le gouvernement y était représenté par un de ses ministres et un délégué du Sénat. Monseigneur Bruchési, quand il présentait son vicaire général au choix du Saint Siège, savait d'avance qu'il manifestait par là le vœu unanime de tous les prêtres du diocèse. L'immense concours du 3 mai dans cette imposante cathédrale, dont toutes les pierres chantaient l'éloge du nouvel élu, dut lui prouver qu'il ne s'était point trompé.

Avec la Semaine religieuse, nous dirons : "Après une explosion si universelle de sympathie respectueuse, tout éloge serait superflu. Ce qu'il sied de dire aux pontifes nouveaux, l'Eglise elle-même nous l'apprend. Elle leur souhaite une longue vie : *Ad multos annos!* Vivez longtemps, Monseigneur, pour l'édification du clergé et le bonheur de l'Eglise de Montréal que vous aimez tant." Nous ajouterons : "C'est le vœu des Frères-Mineurs et des Tertiaires, non seulement du diocèse mais de tout le pays ; ils s'inclinent sous votre main consacrée pour en recevoir une de ses premières bénédictions."

Notre-Dame de Lévis

DANS cette grande paroisse dotée depuis 1897 d'une nombreuse Fraternité mixte de 487 membres, l'heure semblait venue d'accorder aux 68 frères la faveur d'avoir une Fraternité distincte. Le ciel semblait sourire à ce projet qui combla de joie les enfants de saint François, et encouragera les hommes à grossir les rangs de leurs devanciers.

Mon espoir ne fut pas déçu ; après une complète explication de la règle du Tiers-Ordre si belle et si sanctifiante, après une étude approfondie du bien opéré depuis près de 7 siècles par les héros Tertiaires, après un commentaire des encycliques du glorieux Léon XIII, 15 hommes et jeunes gens vinrent recevoir l'habit ; également 50 dames et jeunes filles. Saint François compte donc à N.-D. de Lévis 560 enfants.

La Fraternité des hommes compte 83 membres : elle a reçu N.-D. Auxiliatrice pour patronne.

Les discrets sont : Ministre : M. I. Chabot ; Assistant : M. I. Turgeon ; Maître des novices : M. L.-I. Belleau ; Secrétaire : M. O. Carrier ; Trésorier : M. N. Lemieux ; enfin deux autres discrets. Leur élection fut faite le 12 avril dernier.

PÈRE MISSIONNAIRE

Saint-Edouard de Lotbinière

LA Fraternité de Saint-Edouard a eu la visite canonique, du 22 au 25 avril. Les Tertiaires ont fidèlement répondu à l'appel du R. P. Visiteur et pour la Visite et pour l'assistance aux instructions qui leur ont été données. A Saint-Edouard, le Tiers-Ordre est aimé, la règle est bien observée et on peut dire que les Tertiaires s'acquittent bien de l'obligation qui leur est imposée de donner le bon exemple. La visite s'est terminée par la prise d'habit de 18 novices et par une profession.

On a procédé au renouvellement des charges. Ont été élues :

Présidente : Mde Napoléon Caron ; Assistante : Mde Fernand Coulombe ; Maitresse des novices : Mlle Hermine Lafond ; Secrétaire : Mlle Juliana Castonguay ; Trésorière : Mde Philippe Gagné.

Saint-Léon-le-Grand

TRÈS Révérend Père. — Le Père Archange Marie nous est venu des Trois-Rivières, samedi dernier, 11 mars. Durant quatre jours, le bon Père nous a redit nos obligations de Tertiaires, qui au fond ne sont que celles du bon et parfait chrétien. Le dimanche, le Père nous a commenté l'Evangile du jour : le jeûne et les tentations de Jésus dans le désert. Dans son commentaire, il nous a montré un côté de la vie chrétienne. Il nous a parlé de ce monde qui est un véritable désert où nous n'éprouvons que trop de terribles tentations, et où, malheureusement, parce que nous ne savons point prendre les moyens de vaincre, nous ne pouvons compter que des défaites.

Pour les éviter, quel moyen plus propice que l'observance des commandements de Dieu et de l'Eglise ? Tant que nous leur serons fidèles, comptons sur le secours de Dieu. Mais si, ces commandements, nous les négligeons, attendons-nous à toutes sortes de chutes et de malheurs. Les Anges de Dieu, dit saint Bernard, ont commission de nous garder dans nos voies, celles voulues par la Providence divine, mais non de nous faire côtoyer les précipices où nous voulons nous égarer. *Bene in viis, sed non in precipitiis.*

Il est donc pour nous très important de garder ces commandements de Dieu. Et l'un des moyens est la Règle du Tiers-Ordre qui nous fait promettre si solennellement de les observer tout le temps de la vie et qui dans ce but, nous les détaille si parfaitement dans la vie quotidienne.

C'est ce qu'ont compris une trentaine de personnes de tout âge, qui, à la clôture de la Retraite, se sont enrôlées sous la bannière séraphique.

Puissent ces nouveaux Tertiaires ainsi que les anciens, marcher toujours dans les voies de Dieu, bien mériter de saint François, et profiter des leçons que nous donne si pratiquement notre dévoué Pasteur.

UN TÉMOIN

ETATS-UNIS

Le Tiers-Ordre à Manville. (Rhode-Island)

Q'EST une belle et bien bonne paroisse que cette paroisse de Manville au diocèse de Providence. Sous l'action de son zélé pasteur tout y a été créé ou développé pour le bien des âmes. Magnifique couvent dirigé par les Soeurs de Sainte-Anne et donnant l'instruction à la presque totalité des enfants de la localité, Confrérie des Dames de Sainte Anne, Congrégation des Enfants de Marie, Union de Prières, Chevaliers du Sacré-Coeur, Société de Saint Jean-Baptiste etc, etc, tout y est établi, tout y est prospère. Aussi, comme la foi est vivace et la vie catholique intense dans cette population de braves ouvriers qui savent apprécier ce que l'on fait pour eux, et ne marchandent ni les efforts ni les sacrifices pour y correspondre !

Le Tiers-Ordre avait sa place toute marquée dans un milieu si bien préparé. Depuis quelques années, Monsieur le Curé avait admis à la vêtüre et à la profession une soixantaine de personnes qui dès le début se montrèrent de véritables enfants de saint François, très attachés à leur règle, très-zélés à en accomplir les obligations et à profiter des avantages qu'elle leur présente. Jusqu'à présent toutefois il n'avait pas été établi de Fraternité. Une occasion propice entre toutes d'y songer se présenta cette année. Une mission, en effet, vient d'être donnée dans cette paroisse par le Rév. P. Amé, franciscain, du couvent de Montréal. C'était évidemment le moment par excellence de grouper ces Tertiaires isolés et d'ériger la fraternité ! Ainsi fut fait. A l'issue de la mission, la Fraternité des Soeurs fut canoniquement érigée sous le vocable de Sainte Elisabeth, et le Discréttoire constitué ainsi qu'il suit :

Présidente : Mde Gilbert Laporte ; Assistante : Mde Napoléon Cartier ; Maitresse des novices : Mlle Emélie Pothier ; Secrétaire : Mlle Emma Courtemanche ; Trésorière : Mlle Julie Girard ; Discrètes : Mde Pierre Desrosiers, Mde Remi Tremblay, Mde Zotique Yel, Mlle Alida Desilet, et Mlle Léona Rouleau.

Avec l'esprit qui anime les membres de cette jeune Fraternité, nul doute qu'elle ne fasse de rapides progrès et n'opère un bien considérable dans la paroisse. Ce sera la plus douce récompense pour le zèle infatigable que M. le Curé consacre à tout ce qui peut contribuer à l'édification de son peuple.

Les hommes appartenant au Tiers-Ordre ne sont pas encore assez nombreux pour être groupés en Fraternité régulière ; mais tout fait espérer qu'avant longtemps une Fraternité de frères viendra se joindre à celle

des S
âmes
Pri
cette
qui tr
chréti
et de
ne pa
les sé



lui pu
Celui-
faire d
et tous
Le b
naire a
de mes
quand
aussi le
deman

(1) No
sol chino
peut-être

des Soeurs pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien des âmes.

Prions saint François de bénir la semence jetée un peu partout dans cette région du Rhode-Island, et de faire éclore de nouvelles Fraternités qui travailleront vaillamment à la conservation et à la diffusion de l'esprit chrétien dans ces bonnes populations. Elles ont besoin de tant de grâces et de tant de courage, pour rester fidèles à leurs traditions catholiques et ne pas se laisser entraîner par les exemples qu'elles ont sous les yeux et les séductions auxquels elle sont exposées.



Les Missions Franciscaines



LA CHASSE AU DIABLE (1)



Le bon Dieu se sert de mille moyens pour amener les hommes au salut. Voici un fait qui montre comment, à l'occasion, il sait y employer le démon, leur plus cruel ennemi.

Le chef d'une nombreuse famille s'étant converti, invita le Missionnaire à aller faire une visite chez lui pour l'aider à exhorter tous les siens à embrasser notre Religion. Celui-ci s'empressa d'accepter, mais imposa, comme condition, de faire disparaître toutes les idoles de la maison, les tablettes des ancêtres et tous les autres insignes du paganisme.

Le brave néophyte consentit à tout ; aussi, au jour dit, le Missionnaire arrive chez lui, et on procède sans cérémonie au déménagement de messieurs les diables, gros et petits. Tout alla bien. Cependant, quand il ne resta plus que le plus grand et le plus vilain comme aussi le plus redouté de tous ces diabolotins, la famille entière vint demander grâce pour lui.

(1) Nous devons ce récit à la charité d'un Missionnaire depuis longtemps sur le sol chinois. Ce qu'il relate étonnera des oreilles européennes, mais ne surprendra peut-être pas autant les habitués des missions.

— « Père, dit notre néophyte, je ne tiens pas plus à celui-ci qu'aux autres, mais ma femme ne peut se résoudre à chasser d'ici ce *poussah* qu'elle considère comme son Dieu. »

— « Mais, reprit le Missionnaire, c'est surtout celui-ci qu'il faut mettre dehors, et si tu veux être un vrai chrétien, il ne faut pas trop te laisser toucher par les doléances de ta pauvre femme. Crois-moi, fais ton sacrifice au complet, tu n'auras pas à t'en repentir et je t'assure que le bon Dieu te bénira. »

— « S'il en est ainsi, je veux bien que... mais pourtant... hé Père ! telle et telle famille, pour n'avoir pas honoré ce *poussah*, ont éprouvé bien des malheurs. »

— « Je te dis, moi, que tu n'as rien à craindre de cette pierre, car ton dieu n'est qu'un vulgaire caillou. Consens-tu à ce que nous le fassions dégringoler cette colline ? Tu verras qu'il se fera plus de mal qu'il ne peut t'en faire. Allons ! du courage ! »

— « Eh bien, puisqu'il le faut, Père, faites ce que vous voudrez, mais permettez-moi de ne pas vous aider, je vous assure que je ne suis pas sans crainte. »

— « Que crains-tu ? »

— « Je ne sais trop, mais ma femme me menace de tels malheurs ! »

— « Laisse donc ta femme, elle ne sera pas longtemps sans reconnaître que son dieu favori n'a pas grande puissance. »

Et ce disant, le Missionnaire, avec le néophyte, portèrent le fameux *poussah* à l'endroit le plus abrupte de la colline d'où il le précipitèrent dans une mare.

Le brave homme s'était laissé convaincre, et maintenant que l'opération était finie, il ne se possédait plus de joie. La pauvre femme était, au contraire, folle de colère et il fallut se résigner à l'entendre injurier violemment le persécuteur de son dieu. Cependant, à force de patience, on parvint à la calmer et même à lui faire accepter quelques petits cadeaux soi-disant apportés exprès pour elle par le Missionnaire. Celui-ci passa deux jours dans cette famille, uniquement occupé à catéchiser ces bonnes gens. Quand il partit, tout le monde avait adoré le vrai Dieu, sauf cependant la maîtresse de la maison qui, tout en avouant que notre sainte Religion lui paraissait très belle, voulait rester païenne et païenne endurcie.

* * *

Quelque temps après, cette pauvre femme fut tourmentée par le

démon. Dans ses moments de crise, elle s'acharnait à vouloir mettre le feu à sa maison et aux maisons des voi-ins. Elle allait criant partout :

« Vous autres, chrétiens, vous n'avez pas de conscience, quel mal vous ai-je fait pour me chasser de votre maison où j'étais si bien, et me jeter dans cette mare infecte ? Au moins, par pitié, retirez-moi de là et portez moi dans quelque pagode. »

On l'aurait laissé dire, mais ses menaces de tout incendier n'étaient pas rassurantes. Tout le monde s'émut, sans trop savoir quel parti prendre ; on aurait bien consulté le Missionnaire, mais le Missionnaire était loin. Les notables du pays s'étaient d'ailleurs chargés de résoudre la difficulté en faisant amende honorable à Satan : il fallait que les chrétiens fissent transporter le *poussah*, de la mare dans la pagode voisine, qu'ils lui brûlassent de l'encens et puis qu'ils invitassent plusieurs bonzes pour chasser le diable du corps de la possédée.

Ces pauvres chrétiens encore très ignorants des vérités de notre sainte Religion et par conséquent faibles dans la foi, crurent que du moment qu'ils ne reprenaient pas le poussah dans leur maison, ils ne commettaient pas une grande faute en le retirant de la mare et le conduisant à la pagode, et ils l'y apportèrent. Quant à l'encens qu'il fallait brûler et aux bonzes qu'il fallait inviter, c'est la possédée elle-même qui fut chargée de toutes ces cérémonies. De cette façon, pensaient ces braves gens, nous laissons faire des superstitions, mais nous n'en faisons pas nous-mêmes, donc nous sommes en règle.

Pendant un jour et une nuit, onze bonzes travaillèrent consciencieusement à boire, à manger et surtout à hurler, après quoi le diable étant censé chassé, ils s'éclipsèrent.

Mais le diable en question avait décidément un bien mauvais caractère. Malgré les malédictions et les menaces qu'on lui avait lancées, malgré les prières et supplications qu'on lui avait faites, malgré même tout le vacarme infernal dont on avait accompagné son départ supposé, il refusa de partir. La pauvre malade fut même plus cruellement tourmentée que par le passé, seulement elle ne parla plus de brûler les maisons, ce qui consola fort tout le monde, elle fit mille excentricités à la joie des spectateurs indifférents. Quant à ses souffrances, personne ne s'en occupait.

Cependant elle dépérissait de jour en jour, et on commençait à compter les semaines qui lui restaient à vivre, lorsqu'un jour, quittant

le calme qui lui était habituel, elle eut une crise tellement violente qu'on fut obligé de la ligoter. Alors elle se mit à crier :

« Méchants chrétiens, vous m'avez cassé un pied, une oreille et deux doigts d'une main, vous voulez encore me chasser de cette maison et même de ce pays, et dans quelques jours, quand le Missionnaire viendra, vous m'obligerez de partir ! »

Pendant une journée entière, elle n'eut pas un moment de repos et le diable, tout en la tourmentant, lui fit dire quelques vérités comme celle-ci par exemple :

« Vous pouvez tous vous faire chrétiens sans craindre de faire fausse route, la religion chrétienne est la seule vraie. »

Les païens entendant cette femme, ou plutôt le diable, par la bouche de cette femme, avouer que la religion chrétienne était la seule vraie, l'entendant aussi proclamer sa crainte du Missionnaire, engagèrent les chrétiens à aller chercher le Père, promettant de se faire tous chrétiens, s'il réussissait à chasser ce diable que onze bonzes avaient été incapables de dominer. Une longue lettre fut signée des noms des chefs de vingt-trois familles. On y invitait le Père à venir au plus tôt délivrer la pauvre possédée et tout le pays, de ce méchant démon contre lequel les bonzes n'avait rien pu faire.

* * *

Quand le Missionnaire reçut cette missive et qu'il eut appris tout ce qui s'était passé dans cette famille qu'il considérait comme donnant les plus belles espérances, il crut qu'il ne pouvait pas reculer et qu'il fallait partir.

Avant tout, il ordonna des prières spéciales aux enfants des deux écoles qu'il avait à côté de sa résidence. Ces prières devaient être récitées pendant neuf jours. Les chrétiens du voisinage furent invités à faire, eux aussi, cette neuvaine pour la cessation des malheurs qui affligeaient cette famille de nouveaux chrétiens. Dès le lendemain, il se mit en route accompagné de quatre excellents chrétiens qui tenaient absolument à aller donner un coup de main à leur Père spirituel dans sa chasse au diable.

Comme on n'allait pas précisément à une partie de plaisir, il fut décidé qu'on ferait un vrai voyage de pénitence, sanctifié par la prière et l'acceptation joyeuse des nombreuses petites mortifications qui ne manqueraient pas de se présenter. Donc, tout le monde fit la route à pied, on ne mangea que du riz et des légumes salés, et le soir, le bon

Dieu se chargea de désigner lui-même la chambre à coucher.

Le village où les voyageurs devaient passer la nuit était très commerçant et ce jour-là se trouvait être jour de marché ; les auberges se trouvaient comblées et malgré leurs longues recherches, nos voyageurs ne purent trouver de logement. Ils s'aperçurent que le bon Dieu avait pris au sérieux leur résolution de se mortifier, et, loin de se plaindre, ils acceptèrent avec reconnaissance cette privation, la considérant comme de bonne augure pour le succès de leur entreprise.

Pendant il fallait trouver gîte ; les auberges étant pleines et les familles privées ne logeant pas les voyageurs, on eut recours à une pagode qui se trouvait à portée, on s'y installa du mieux qu'on put, et, pour cette nuit-là, on se résigna à faire bon ménage avec messieurs les poussaïs. Faute de mieux, on s'estima heureux d'être si bien logé et l'on dormit fort bien.

Le lendemain, la petite troupe se leva de très bonne heure, et, avant de se remettre en route, on fit la prière du matin en commun dans la pagode même. C'était probablement la première fois que le bon Dieu était glorifié dans ce lieu, aussi chacun y allait-il de tout son cœur et... de sa meilleure voix.

Le soir, un peu avant le coucher du soleil, ils arrivèrent au but.

Comment exprimer les sentiments qui se pressaient dans le cœur du Missionnaire ? Bien des fois dans la journée, il s'était demandé quels seraient les résultats de son voyage. Il venait pour chasser le diable et il n'avait pas la permission de faire les exorcismes... Et si le diable se mettait à réciter tout haut et en bon chinois tous les péchés de sa vie passée, à lui missionnaire?... Et s'il ne parvenait pas à chasser ce diable ? Avouez que sa position n'était pas des plus enviables.

Reconnaissant son indignité et son impuissance, il s'était plusieurs fois adressé au divin Maître à peu près en ces termes :

« Vous savez, ô mon Dieu, que mon unique désir est de vous donner des âmes, vous savez que c'est pour vous que j'ai travaillé à convertir cette famille, vous savez que je voyage aujourd'hui pour faire glorifier votre nom. Je vous supplie de ne pas permettre que votre serviteur soit humilié, mais faites plutôt que votre ennemi soit à jamais confondu. »

Et c'est bien avec ces sentiments, avec cette prière sur les lèvres, qu'il entra dans la maison habitée par la femme possédée.

Tout le monde parut enchanté de le voir arriver et la malade elle-même vint lui faire les politesses d'usage. Elle lui raconta en détail toutes ses souffrances et lui avoua qu'elle désirait se faire chrétienne pour être délivrée de ses tourments.

Jugez de la stupéfaction du pauvre Missionnaire ! Il s'attendait à trouver une énergumène, et, au lieu de cela, il voyait maintenant devant lui une femme parfaitement raisonnable, toute souriante et demandant à devenir chrétienne. Il ne put s'empêcher de douter fortement de la véracité de tous les récits plus ou moins effrayants qu'on lui avait faits.

Après le repas, il fit une petite instruction pour exhorter cette bonne famille à ne pas s'obstiner à craindre ainsi le démon qu'il vaut mieux mépriser, en mettant sa confiance en Dieu. Il avoua que, d'après ce qu'il voyait, il était porté à croire que le démon était pour bien peu de chose dans tout ce qui était arrivé. D'après lui, cette femme avait une maladie ordinaire, une imagination peut-être un peu trop vive, et aussi, jusqu'ici un peu trop de haine pour notre sainte Religion. Ce fut là sa conclusion : elle eut le don de soulever de nombreuses protestations.

Malgré tout, chacun fut déclaré libre de garder son opinion et on essaya de prendre un peu de repos, après s'être souhaité mutuellement une bonne nuit.

* * *

Vers 2 heures du matin, on vint réveiller le Missionnaire.

« Le démon est revenu, lui dit-on, que le Père vienne voir. »

Il s'habilla à la hâte et se rendit dans la chambre de la malade.

— « Que viens-tu faire ici, lui dit celle-ci, tu aurais beaucoup mieux fait de rester où tu étais ; sache qu'un de tes chrétiens vient de mourir sans sacrements, si tu n'étais pas venu ici, il aurait pu les recevoir.

— « Quel est ce chrétien ? »

— « Tsay-hong-guen André, dix-neuf ans. Et pourquoi veux-tu me chasser d'ici ? Que t'ai-je fait ? Vous êtes tous les mêmes, vous autres chrétiens, vous n'avez pas de conscience. »

En disant cela elle s'agitait comme une furie, gesticulant des bras, des jambes, de la tête, se précipitant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, parfois tournant sur ses pieds avec une agilité effrayante.

Le Missionnaire l'aspergea d'eau bénite, ce qui la fit frissonner et lui donna un instant de répit.

— «
verain
A c
la rele
raide c
croix,
encore
de faç
On l
daille c
et étalé
il fut ir
l'instan
prostra
— «
cercuei
— «
demanc
que l'in
Un r
Et pres
— «
Puis ell
nuit et
Avec
saint sac
tous pai
ils étaien
préparai
femme ;
Avant
un coin
Marie I
temps de
se mit à
lez qu'il
Après
née et l

— « Mets-toi à genoux devant la croix que voici, et adore le Souverain Maître du ciel et de la terre, » lui dit-il.

A ces mots, elle tomba à la renverse, comme morte, on essaya de la relever et de lui faire plier les genoux, mais ce fut inutile, elle était raide comme une barre de fer ; on voulut lui faire faire le signe de la croix, mais il fut impossible de lui faire plier le bras. On voulut encore lui faire au moins baiser le crucifix, mais elle détourna la face de façon que sa bouche touchait la terre.

On lui demanda alors ce qu'elle avait fait de la croix et de la médaille que, la veille, elle était si fière de porter suspendues à son cou et étalées bien ostensiblement sur sa poitrine, elle ne répondit rien, et il fut impossible de retrouver ces deux objets. On les lui remplaça à l'instant même ; alors elle se leva comme un ressort, fit une grande prostration devant le Missionnaire et dit :

— « Père, je vous adore, à condition que vous me donniez un joli cercueil et une belle ceinture de soie après ma mort. »

— « Esprit de vanité et de mensonge, répondit celui-ci, je ne te demande pas de m'adorer moi, mais bien le vrai Dieu dont je ne suis que l'indigne ministre. »

Un ricanement satanique fut toute la réponse de la malheureuse. Et presque immédiatement, elle sortit en répétant son refrain favori :

— « Vous autres, chrétiens, vous n'avez pas de conscience. » Puis elle courut se cacher dans une meule de paille. Il faisait encore nuit et on ne put la découvrir que quand le jour fut venu.

Avec le jour arrivèrent tous les nombreux voisins pour assister au saint sacrifice de la messe, plutôt pour voir que pour prier, car ils étaient tous païens. L'état de la malade ne parut pas les inquiéter beaucoup, ils étaient habitués à ces scènes-là. De son côté, le Missionnaire se préparait à offrir la Sainte Victime pour la délivrance de la pauvre femme ; il avait promis une neuvaine de messes à cette intention.

Avant de monter à l'autel, il avait fait placer cette infortunée dans un coin de l'appartement et lui commanda au nom de *Jésus* et de *Marie Immaculée*, de se taire et de se tenir tranquille pendant tout le temps de la sainte messe. Elle promit d'obéir, mais à l'offertoire, elle se mit à crier à deux reprises : — « Même mon quatrième fils, vous voulez qu'il se fasse chrétien et vous allez le baptiser ? » Puis, plus rien.

Après la messe, la femme semblait tout-à-fait calmée ; dans la journée et le lendemain, elle eut encore cinq accès qui ressemblèrent

beaucoup à celui de la nuit. Enfin le troisième jour, pendant la messe et exactement pendant l'élévation de la Sainte Hostie, elle tomba à terre comme une masse, se releva presque instantanément et toute seule, en poussant un cri indéfinissable, on aurait cru entendre un rugissement ; après quoi elle se mit à genoux, fit trois prostrations tournée vers l'autel et s'écria :

— « Je suis guérie, je suis chrétienne. »

La messe finie, elle se présenta devant le Père toute transfigurée ; elle disait à qui voulait l'entendre qu'elle sentait qu'elle était guérie et qu'elle était sûre que le démon la laisserait désormais tranquille. On fit après pour elle la cérémonie de l'adoration, (1) elle était radieuse.

* * *

Le Missionnaire resta encore dans le village six jours, pendant lesquels il ne cessa d'exhorter les païens voisins, pour la plupart parents de la famille, à adorer eux aussi le vrai Dieu, mais ils n'étaient pas encore très convaincus de la guérison de la bonne femme, et, pour cette fois, il fallut se contenter de belles promesses.

Cependant, environ six mois après, quand le Missionnaire reparut dans le pays, la ci-devant possédée n'avait plus été molestée et était devenue une catéchumène très fervente et florissante de santé. Il n'était donc plus permis de douter de sa guérison. Aussi les 23 familles qui avaient promis de se convertir furent invitées à tenir leur parole. Elle ne se rendirent pas toutes à l'appel, mais à la place il en vint d'autres qui jusque là n'avaient jamais parlé de se faire chrétiens. Dans cette première tournée apostolique, on compta quatre-vingt-huit catéchumènes.

Maintenant il y a là une fervente chrétienté comptant environ deux cent soixante-dix personnes. Le poussah, dont on a parlé plus haut a été retiré de la pagode pour être mis en pièces, les débris en ont été jetés à tous les vents, et Mde Leang-Ly-che, le héros de cette histoire, est une chrétienne modèle.

C'est ainsi que le démon, en s'opposant à la conversion d'une seule personne, a procuré le salut d'un grand nombre. Il a été pris dans ses propres filets, puisse-t-il en être toujours ainsi ! Amen.

UN MISSIONNAIRE (2).

(1) On fait faire l'adoration de la croix par les païens qui demandent à devenir chrétiens, comme signe de leur abandon du culte des idoles.

(2) Dans les *Annales des Franciscaines Missionnaires de Marie*.



L

Japon,
Franci
nombr
plus re
éloquer
un lang
ment q
sionnai
d'abnég
battere
tra heu
parce q
sont ch
Après
pieds. l
Bégin q
les Relij
leurs so
voudraie
parents
coeur pl
soeur ter
coeurs, f
La cér
ment, et
Et ma

Oui, p
Jésus, le
vœux et
votre Pèr
et vous b
et que vo
sus vous
pour chac
n'aura pa



Départ de Québec pour le Japon

LE jeudi 27 avril, dans l'église du T. S. Sacrement, Monseigneur l'Archevêque de Québec, entouré d'un nombreux clergé, présida une cérémonie des plus touchantes. A la veille de partir pour le Japon, où elles vont se consacrer au soin des lépreux, trois religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie faisaient leurs adieux. Une foule nombreuse et sympathique remplissait la vaste église ; et c'est avec la plus respectueuse attention et le plus vif intérêt qu'on écouta la belle et éloquente allocution de Mgr Mathieu, recteur de l'Université Laval. Dans un langage qui allait au coeur, le Prélat nous dévoila le secret d'un dévouement que tout le monde admirait. Il nous montra ces généreuses Missionnaires cherchant dans le don d'elles-mêmes, et dans une vie toute d'abnégation et de souffrance, un aliment à l'amour immense qui fait battre leur coeur pour Jésus, l'homme des douleurs. Puis il nous les montra heureuses dans leurs souffrances et par leurs souffrances ; heureuses parce qu'elles auront pu rendre amour pour amour à l'Époux qu'elles se sont choisi, et le servir dans ses membres souffrants.

Après le sermon, eut lieu la cérémonie si touchante du *Baisement des pieds*. Les trois élèves vinrent se prosterner aux pieds de Monseigneur Bégin qui les bénit. Puis, pendant qu'on chantait le *Cantique du départ*, les Religieuses de la Communauté vinrent tour à tour baiser les pieds de leurs soeurs bien-aimées, qu'elles proclament bien heureuses, et qu'elles voudraient suivre. Après la Communauté, s'approchent à leur tour, les parents de l'une des partantes qui, les yeux pleins de larmes, mais le coeur plein de générosité, unissent leur sacrifice à celui d'une fille et d'une soeur tendrement aimée. Cette cérémonie si touchante attendrit bien des coeurs, fit couler bien des larmes, et fit naître plus d'un noble désir.

La cérémonie se termina par la bénédiction solennelle du T. S. Sacrement, et le chant du *Magnificat*.

Et maintenant : Partez, mes soeurs, adieu pour cette vie,
Portez au loin le nom de notre Dieu,
Nous nous retrouverons un jour dans la Patrie,
Adieu, mes soeurs, adieu !

Oui, partez, allez porter à ces déshérités, à ces membres souffrants de Jésus, les trésors de votre charité et de votre dévouement. Allez, nos vœux et nos prières vous accompagnent. Allez, du-haut du ciel, François votre Père, François l'ami des lépreux vous a reconnues pour ses enfants, et vous bénit. Allez, l'Époux divin de vos âmes, celui qui vous a choisies et que vous voulez servir dans les malheureux, Jésus le divin lépreux, Jésus vous regarde et sourit à votre adieu ; il compte chacun de vos pas, et pour chacun de vos sacrifices, il vous prépare au ciel une récompense qui n'aura pas de fin.

F.

LES ANCIENS RÉCOLLETS

LE R. P. EMMANUEL CRESPEL

A Cataracoui et à Saint-Frédéric



NOUS avons laissé notre Récollet en visite à Détroit chez son confrère. Ayant accompli « ce qui m'y avait attiré, écrit-il, je repris le chemin de Niagara, où je restais encore deux ans ; j'appris pendant ce temps assez de la langue des Iroquois et des Outaouïacs pour m'entretenir avec eux. Cette étude me procura d'abord le plaisir de lier conversation avec quelques sauvages lorsque j'allais me promener aux environs de mon poste ; dans la suite vous verrez qu'elle me fut d'une grande utilité et qu'elle me sauva la vie. Lorsque mes trois ans de résidence à Niagara furent expirés, on me fit relever, c'est la coutume ; et je fus passer l'hiver au Couvent de Québec. » (1)

L'été suivant, ses Supérieurs l'envoyèrent au fort Cataracoui ou Frontenac pour remplacer l'aumônier tombé malade ; ce devait être un Récollet. Le fort Frontenac, aujourd'hui Kingston, au nord-est du lac Ontario, avait été construit en 1673 sur l'ordre du Gouverneur dont il porta le nom. Il était destiné à protéger et à favoriser le commerce des pelleteries avec les nations sauvages de l'Ouest et à contenir les Iroquois toujours sur les chemins de la guerre. En 1675, ce fort devint la propriété du célèbre et malheureux Robert Cavalier de La Salle. En 1689, M. de Denonville, Gouverneur de la Nouvelle-France, ne pouvant secourir cette place, donna ordre de la faire sauter au grand regret de Frontenac qui arrivait de France pour gouverner une seconde fois la colonie et qui comptait beaucoup sur ce fort ; il le fit réparer quelques années plus tard.

Les Récollets furent non-seulement les aumôniers de la place, mais ils y établirent même une résidence fixe. Louis XIV leur expé-

(1) Lettre II^e.

dia se:
Le pre
était a
Outaou
agréabl
fut rap
même :

Sur
s'avanc
Au noi
sud il
s'élevait
le fort c
village
mais à
truit en
Nouvell
Phéripp
appelé
assez fo
Amhers
l'Ile-aux
tante au
cer aus:
fications
inutiles.

Le fo
tomne d
registre
qui écri
par le F
pour suc
Gannes.
cette an
Emmani

(1) La l
C'est cette

dia ses lettres patentes, confirmant cette fondation, le 12 mai 1678. Le premier aumônier du fort fut le Père Gabriel de la Ribourde, qui était arrivé en Canada en 1670 ; en 1680, il fut mis à mort par les Outaouais, à l'âge de 70 ans. Le Père Crespel trouva que la vie était agréable dans ce nouveau poste ; il y resta deux ans, après quoi il fut rappelé à Montréal, au printemps de 1635. Dans le cours de la même année, il fut envoyé au fort Saint-Frédéric.

Sur le côté ouest du lac Champlain est une pointe de terre qui s'avance dans les eaux du lac et qui s'appelle Pointe à la Chevelure. Au nord de cette pointe le lac forme une grande baie, tandis qu'au sud il se rétrécit considérablement. C'est là, sur cette pointe, que s'élevait le fort Saint-Frédéric. Ce nom a disparu de ces lieux avec le fort dont il ne reste que quelques ruines de peu d'importance. Le village actuel de Crown Point ne s'élève pas sur son emplacement mais à plusieurs milles plus au sud. Le fort Saint-Frédéric fut construit en 1727 sur les ordres de M. de Beauharnois, Gouverneur de la Nouvelle-France et fut ainsi appelé en l'honneur du comte Frédéric Phélippeaux, alors ministre de la marine en France ; il a été aussi appelé fort Beauharnois. En 1759, Bourslemont, ne se sentant pas assez fort pour résister à l'armée anglaise commandée par le général Amherst, et de beaucoup supérieure, fit sauter la place et ne replia sur l'Île-aux-Noix. Le général anglais trouvant la situation très importante au point de vue stratégique, et elle l'était en effet, fit commencer aussitôt, à quelque distance du fort en ruine, de nouvelles fortifications qui coûtèrent fort cher et furent ensuite complètement inutiles.

Le fort Saint-Frédéric eut son premier aumônier résidant dans l'automne de 1732 ; c'est du moins ce que l'on doit conclure d'après le registre du fort. (1) Ce fut un Récollet, le Père Jean-Baptiste Lajus, qui écrivit son premier acte, le 23 novembre 1732. Il fut remplacé par le Père Pierre-Baptiste Resche, autre Récollet, qui eut lui-même pour successeur, dans les premiers mois de 1735, le Père Bernardin de Gannes. Le nom de ce Récollet apparaît deux fois dans le registre, cette année-là. Le 25 novembre 1735, c'est notre Récollet, le Père Emmanuel Crespel, qui y appose sa signature pour la première fois.

(1) La bibliothèque du Parlement de Québec possède une copie de ce registre : C'est cette copie que nous avons consultée.

Durant les dix mois qu'il passera à Saint-Frédéric, il signera six actes parmi lesquels on peut noter le baptême de « Marie-Joseph, née d'hier du légitime mariage de Charles Monarque, sergent des troupes et chirurgien du dit fort et de Marie Dazé ses père et mère. » Le parrain est « l'écuyer Sieur Gaspard Chaussegros de Léry, ingénieur en chef des places de la Nouvelle-France. » Il n'est peut-être pas inutile de remarquer ici que le Père Crespel aussi bien que ses trois prédécesseurs inscrivirent leurs actes sur des feuilles volantes ; c'est ce que nous apprend le Père Pierre Verquailé (1) le remplaçant immédiat du Père Crespel, dans une note insérée par lui dans le registre, quelque temps après son arrivée ; il y dit qu'il a recueilli lui-même les actes précédents inscrits sur des feuilles volantes. Le Père Crespel signe simplement : Fr. Emmanuel. Sept autres Récollets desservirent encore Saint-Frédéric jusqu'à sa destruction en 1759 ; en sorte que les Récollets ont été seuls les aumôniers de ce fort.

Écoutons maintenant le Père Crespel nous racontant son voyage et son séjour dans ce poste. « J'y arrivai, écrit-il à son frère, le 17 novembre 1735. La saison, qui commençait à être rigoureuse, multiplia les fatigues de notre route ; c'est une des plus pénibles que j'aie faite dans le Canada, si toutefois j'en excepte mon naufrage ; vous serez le maître d'en juger.

« Le jour de mon départ de Chambly, (2) poste éloigné de Saint-Frédéric d'environ quarante lieues, nous fûmes obligés de coucher dehors, et pendant la nuit il nous tomba près d'un pied de neige. L'hiver continua comme il avait commencé, et quoique nous fussions logés, nous ne souffrimes pas moins que si nous avions été en pleine campagne. Le bâtiment où l'on nous avait mis n'était pas encore achevé, nous n'y étions que médiocrement à couvert de la pluie, et les murailles qui avaient douze pieds d'épaisseur, n'étant achevées que depuis peu de jours ajoutèrent encore aux incommodités que nous recevions de la neige et de la pluie. Beaucoup de nos soldats furent atteints du scorbut, et nous fûmes tous tellement incommodés des yeux que nous craignions de perdre la vue sans ressource. Nous n'étions pas mieux nourris que logés ; à peine trouve-t-on aux envi-

(1) Mgr Tanguay écrit : Verquailé — Repert. du Clergé Canadien.

(2) Fort sur la Rivière Richelieu, connue aussi sous le nom de rivière des Iroquois.

rons de ce poste quelques perdrix, et pour y manger du chevreuil, il faut aller le chercher jusqu'au lac du Saint-Sacrement (1), qui en est éloigné de sept ou huit lieues.

« On vint achever notre bâtiment dès que la saison put le permettre, mais nous aimâmes mieux camper pendant l'été que d'y rester plus longtemps ; nous ne fûmes pourtant pas plus à notre aise, car la fièvre nous surprit tous, et pas un de nous ne put jouir des agréments de la campagne.

« Cet état, je l'avoue, commençait à m'être à charge. Lorsque, vers le mois d'août, je reçus de mon Provincial une obédience pour retourner en France. Le Religieux que notre Commissaire envoya pour me relever était de notre Province et se nommait Pierre Verquillé ; il arriva le vingt et un de septembre 1736 à Saint-Frédéric, et j'en partis le même jour à quatre ou cinq heures du soir.

« Le lendemain nous eûmes un vent favorable qui nous poussa jusqu'à la Pointe-de-fer, éloignée de Chambly d'environ huit lieues. Le vingt-trois nous pensâmes périr en sautant le rapide de Sainte-Thérèse ; ce fut là le dernier danger que je courus jusqu'à mon arrivée à Québec, où je comptais m'embarquer incessamment pour la France. »

Le Père Crespel conclut, comme suit, sa deuxième lettre à son frère : « Voilà, mon cher frère, le récit abrégé des courses que j'ai faites dans une partie de la Nouvelle-France. . . En vous écrivant mes voyages, mon dessein a été de ne vous détailler que le naufrage que j'ai fait en revenant en France ; les circonstances qui l'ont accompagné sont tout-à-fait intéressantes ; préparez votre cœur à l'attendrissement et à la tristesse ; tout ce qui me reste à vous écrire n'excitera votre curiosité qu'en augmentant votre compassion. »

(A suivre.)

FR. ODORIC-MARIE, O. F. M.

(1) Appelé par les Anglais lac Georges ; ce nom lui est seul resté.



Variété

« OÙ DONC EST LE CIEL ? »



NOTRE histoire se passe dans le Tyrol autrichien.

On célébrait la belle fête de l'Assomption, et, malgré la chaleur étouffante, l'église paroissiale de Sarntheim desservie par les religieux Prémontrés se trouvait pleine de fidèles.

Ils étaient accourus de tous côtés ; plusieurs étaient descendus des montagnes les plus escarpées ; d'autres étaient venus même des villages d'alentour, où cependant ils avaient leurs curés à eux.

Quelle était donc la cause de ce concours insolite ? Le Père Célestin, prêtre récemment ordonné et nommé vicaire dans la paroisse, allait donner son premier sermon ! Sans doute, un premier sermon, si attrayant soit-il, n'est pas en soi un événement capable de bouleverser à ce point toute une région. Mais une réputation extraordinaire de piété et de science précédait le jeune prêtre. Il venait à peine de terminer ses études et son noviciat, quand on l'envoya comme vicaire à Sarntheim. D'aucuns ne disaient-ils pas qu'il avait étudié à Rome ? Et naturellement ces bonnes gens de s'imaginer que le Saint-Père en personne avait surveillé l'éducation et la formation de leur jeune vicaire.

D'autres, qui avaient eu l'avantage d'entrevoir le jeune religieux assuraient qu'il ressemblait, à s'y méprendre, à un saint Louis de Gonzague ; et, suivant les idées courantes, cela signifiait un adolescent blond, aux joues roses, aux yeux bleus.

De fait, le P. Célestin était une figure idéale : à le voir, debout dans la chaire, le visage légèrement coloré par l'émotion de cette heure solennelle, tandis qu'un rayon de soleil jouait dans ses blonds

cheveux et entourait sa tête comme d'un nimbe ; à l'entendre prononcer, d'une voix douce et mélodieuse, tandis que ses yeux bleus se levaient lentement, le texte de son sermon : « *Assumpta est Maria in cœlum, gaudent Angeli* ; c'est au ciel que Marie fut transportée, et les Anges s'en réjouissent ; » on était tenté de le prendre pour un de ces heureux citoyens des parvis célestes qui chantent sans interruption les louanges de la Reine des Cieux.

Question étrange, il est vrai, que celle posée dès le début, par le jeune prédicateur ! « Où donc est le ciel ? » demanda-t-il ; à cette question vous auriez vu passer un rayon de joie intime dans tous ces regards francs et ouverts qui se levaient vers lui. La question ne semblait-elle pas résolue d'avance ? Le ciel pouvait-il être ailleurs que là-haut, au-dessus de ce léger duvet de nuages, sur lequel se promène le bon Dieu avec ses Saints ? là-haut, au-dessus de ces brillantes étoiles qui la nuit regardent si doucement dans la vallée profonde et sombre ?

Mais non, tel n'était pas l'avis du prédicateur ! « Qu'on ne se fasse pas du ciel une idée fausse, disait-il à peu près, il nous est tout aussi difficile de dire où se trouve le ciel qu'il nous est difficile de comprendre le bonheur que l'on y goûte. On représente, il est vrai, la Très Sainte Trinité trônant sur les nuages ; on orne la tête de la Très Sainte Vierge d'une couronne d'étoiles ; mais de pareilles représentations ne sont que des figures, des symboles. Que sont, en effet, les étoiles ? Des corps solides se mouvant dans l'espace tout comme notre terre. Et les nuages ne doivent-ils pas leur formation à l'humidité qui s'élève de la terre ? Par conséquent, l'éternelle béatitude des élus n'a rien de commun avec les nuages et les étoiles. »

Quand le P. Célestin eut suffisamment exposé sa thèse, il termina son sermon par ce sévère avertissement donné à tous ses auditeurs : « Ne vous faites pas du ciel des idées trop matérielles. Les idées fausses que se font plusieurs chrétiens sur l'autre monde, me semblent extrêmement dangereuses ; de pareilles imaginations sentent la superstition, et d'ailleurs elles sont indignes d'un chrétien instruit. »

La Messe était terminée ; sur la table du presbytère déjà la soupe était servie. Autour de la table avaient pris place le Prieur, curé de Sarnheim, et ses deux vicaires, auxquels s'étaient joints un vieux chanoine et un ancien curé retiré du ministère ; ils étaient venus passer la saison chaude à la campagne ; c'étaient des messieurs d'une

humeur enjouée ; ils aimaient à plaisanter avec les jeunes vicaires, et les repas communs étaient souvent assaisonnés d'une gaieté de bon aloi.

On avait dit le bénédicité, quand arriva le P. Célestin. Aussitôt les deux autres vicaires, PP. Philibert et Stanislas, de se parler à l'oreille. Le chanoine, qui venait de nouer sa serviette et de prendre sa cuillère, regarda mystérieusement par-dessus ses lunettes vers le jeune prêtre ; mais l'autre hôte, le curé en retraite, se leva de sa chaise et tendit la main au P. Célestin : « Ah ! Père prédicateur, s'écria-t-il, mes plus chaudes félicitations ! De ma vie je n'ai entendu un sermon si savant ! »

Le P. Célestin rougit et baissa modestement les yeux, mais il les rouvrit bientôt d'un air tout surpris, quand il entendit le chanoine faire cette remarque : « Je me demande ce que les gens ont dû en penser ? »

A son regard étonné le Prieur répondit : « C'était un peu trop relevé, Père Célestin, un peu trop relevé ! » Et le jeune prédicateur de balbutier : « Mais je pensais que dans une fête comme celle de ce jour le ciel ne serait pas un sujet déplacé. »

« Bien sûr, dit à son tour le P. Stanislas, on aime toujours mieux entendre parler du ciel que de l'enfer ; et quand on en parle, comme vous venez de nous en parler, c'est superbe ! »

« Un vrai sermon d'académie, » confirma le P. Philibert, en inclinant respectueusement la tête.

« Tout de même un peu trop de mots étrangers, » remarqua doucement le Prieur.

« Mais je ne me rappelle pas, . . . » se défendit le jeune vicaire.

« Formel, matériel, relatif, subjectif, objectif, spéculatif, » cita le P. Philibert.

« Oui, toute une avalanche de mots en *isme* et en *ation*, » compléta le P. Stanislas

« Allons, allons, un jeune homme doit être capable de supporter une plaisanterie, » interrompit le vieux curé retraité, qui s'apercevait sans peine que le prédicateur commençait à prendre mal la raillerie.

« Né craignez rien, déclara le P. Prieur, le P. Célestin est de Vienne, la ville renommée pour la mansuétude inaltérable de ses habitants ; mais, voyez-vous, il ne sait pas encore que nous, Tyroliens, nous apportons en naissant un couteau en guise de langue. »

Et le vieux curé de consoler le jeune Père : « Patientez, mon ami, avec le temps, vous finirez par vous y habituer ; dans un an, je parie vous saurez parfaitement comment parler à nos habitants. »

« Mon sermon serait-il donc manqué à ce point ? demanda le P. Célestin d'une voix tremblante, il me semble pourtant que je n'ai pas dit d'hérésie ! »

« Non, certainement non, répliqua le Prieur, mais que voulez-vous ? le sujet que vous vous êtes choisi était si étrange ! Ne serait-il pas mieux, après tout, de traiter ces questions bien simplement, je dirais même bien naïvement ? Autrement vous risquez de faire perdre à vos auditeurs le goût du ciel, et ce serait manquer le but. Dans notre pays, les gens sont encore de vrais enfants ; c'est à leur cœur qu'il faut parler, et même un peu à leur imagination ; si l'on veut à toute force faire appel à leur intelligence, il faut que ce soit à leur intelligence simple et pratique, à leur bon sens. Et, voyez-vous, mon bon Père Célestin, tout ce que nos gens ont appris aujourd'hui, c'est qu'on ignore où se trouve le ciel. Là-dedans le cœur n'a rien à glaner ni le bon sens non plus. »

Le jeune prédicateur ne se donna pas tout de suite pour battu et répondit qu'à son avis le peuple a souvent sur les choses surnaturelles des idées absolument erronées, et parfois même souverainement ridicules ; qu'il était du devoir d'un prêtre de l'amener à des conceptions plus justes, à une instruction religieuse plus relevée ; que l'ignorance du peuple était un scandale pour les incrédules et pour les protestants. »

Les deux vicaires répliquèrent sur un ton un peu mordant et la discussion allait s'échauffer, quand le Prieur, ami de la paix, amena la conversation sur un autre sujet, et comme chanoine et vieux curé, le secondèrent dans ses efforts, il réussit à bannir cette question du ciel qui était devenue irritante.

Néanmoins, toutes ces critiques n'étaient pas tombées dans une terre ingrate ; dans ses discours suivants, le P. Célestin fit son possible pour rester à la portée de ses auditeurs. Mais quand ses confrères rappelaient son premier sermon, il en était visiblement agacé et soutenait qu'il n'avait rien avancé de faux.

(A suivre).





Chronique Antonienne

FÊTE DE SAINT ANTOINE



Tous nos lecteurs, les membres de la Pieuse Union et les amis de saint Antoine se feront un devoir, à n'en point douter, de se préparer avec ferveur et confiance à la fête du grand Thaumaturge, qui sera le 13 juin. Plusieurs indulgences pourront être gagnées ce jour-là par ceux qui recevront la sainte Communion et rempliront les autres conditions prescrites. Mais ils pourront compter, par-dessus tout, sur la puissante intercession de saint Antoine: que chacun lui demande donc pour soi-même et pour les autres les grâces les plus conformes à la volonté de Dieu et au bien des âmes.

ENCORE SAINT ANTOINE EN CHINE



Un mois de février dernier (p. 77) nous parlions de la dévotion extraordinaire de l'évêque franciscain, Mgr Théotime Verhaeghen, à saint Antoine de Padoue. Voici encore deux traits qui intéresseront et édifieront sûrement nos chers lecteurs et affermiront leur confiance en saint Antoine.

Pendant que Mgr Verhaeghen, alors encore simple missionnaire, desservait la chrétienté de *Ma-tcha-pin*, il y propagea le culte de saint Antoine à un tel point qu'on n'y trouvait plus un seul chrétien qui ne portât sur lui la médaille du Saint, ni une seule maison où son image ne fût vénérée. Dans toutes leurs nécessi-

tés
reu:
Tro
dév
Mgr
Pad
pen:
teur
U
mala
rien
voya
la fa
son c
saien
et in
fois c
l'autr
d'ajo
opère
faveu
davan
Antoi
Cej
chréti
un mi
Celui-
des pi
Les re
c'est
nuisibi
civilisé
son pr
la mal
La f
voulut
elle, m
Antoin

tés les fidèles recouraient au bon Saint, et combien ils étaient heureux de pouvoir annoncer au missionnaire le succès de leurs prières ! Trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, tous récitait avec dévotion le *Si queris*, soit à l'église, soit à la maison. C'est ainsi que Mgr Théotime s'efforçait de répandre le culte et l'amour du Saint de Padoue parmi les Chinois. Aussi maintes fois le grand Saint récompensa-t-il par des faveurs signalées la confiance de son fidèle serviteurs.

Une bonne mère de famille était tombée très dangereusement malade. On essaya tous les remèdes pour la ramener à la santé, mais rien n'y fit ; le mal faisait tous les jours des progrès. Monseigneur voyant que tous les moyens humains étaient inutiles, exhorta toute la famille à se tourner vers saint Antoine et à lui demander la guérison de leur mère. Mais de saint Antoine, ces braves gens ne connaissaient guère que le nom, et leur confiance en ce médecin inconnu et invisible avait besoin d'être fortifiée. C'est pourquoi, chaque fois que le missionnaire venait visiter la malade, il racontait l'un ou l'autre fait miraculeux de la vie du Thaumaturge ; il ne manquait pas d'ajouter combien est grand le nombre des merveilles que le Saint, opère, encore de nos jours, dans toutes les parties du monde, en faveur de ceux qui l'invoquent avec confiance. Il n'en fallut pas davantage pour persuader et convaincre ces bons Chinois que saint Antoine pouvait aussi exaucer leurs prières.

Cependant le père de la famille, quoique honnête homme et bon chrétien, trouva qu'il était par trop téméraire de demander à Dieu un miracle, et il crut plus avisé de consulter un médecin chinois. Celui-ci de prescrire les remèdes ordinaires : des herbes, des poudres, des pilules ; il fallait faire bouillir tout cela et le prendre en potion. Les remèdes chinois, disons-le en passant, ont ceci d'avantageux, c'est que, s'ils ne sont pas très efficaces, du moins ils ne sont pas nuisibles au malade, comme le sont beaucoup de remèdes des pays civilisés. Notre homme s'en revint triomphalement à la maison avec son précieux fardeau : « Voici qui va te guérir », dit-il, en entrant, à la malade.

La femme, pour ne pas contredire son mari, prit le remède, mais voulut cependant lui faire la leçon tant soit peu : « Je t'obéirai, dit-elle, mais tu verras, cela ne me fera pas de bien ; il faut prier saint Antoine ! » En effet, la maladie s'aggravait de jour en jour. Désespéré

le pauvre mari va trouver le missionnaire et lui demande s'il y a encore quelque espoir que sa femme revienne à la santé. — « Oui, lui répond Mgr Théotime, si vous avez la foi, et si vous priez ensemble saint Antoine, votre femme sera guérie dans quelques jours. » Et par force exemples le Père tâcha de persuader à son chrétien que ce n'était nullement téméraire, mais bien plutôt un acte de foi méritoire, que de demander à Dieu un miracle dans certaines circonstances. « Faites dire une Messe en l'honneur de saint Antoine, ajouta-t-il, faites ensemble une neuvaine ; priez avec ferveur et confiance ; assistez tous les jours à la sainte Messe, à laquelle chaque matin un membre de la famille fera la sainte Communion, et vous verrez, mardi prochain, la maladie de votre femme aura disparu. »

Cette fois-ci, le père se laissa convaincre : « Si saint Antoine nous exauce, dit-il, je le servirai et l'honorerai jusqu'à ma mort. » On commença la neuvaine ; chaque jour le missionnaire allait voir la malade et soutenait la ferveur et la confiance de toute la famille. Or, le neuvième jour de la neuvaine, un mardi, la malade était complètement rétablie. Le bruit de cette merveille se répandit au loin, et partout on parla de la bonté et de la puissance de saint Antoine.

(A suivre)

Traduit du Flamand par FR. V., O. F. M.



Bibliographie

MOIS DE SAINTE COLETTE, par une pauvre Clarisse, Bruges chez Desclée. in-18 de 175 pp. (Se vend au profit des Clarisses de Mons en Belgique.)

Voici le 17e volume, je crois, que nous devons à la plume féconde de l'éminente religieuse qui se dérobe modestement sous le beau nom de "Pauvre Clarisse." — En 1886 la Révérende Mère S... a publié son premier essai. C'était un chant triomphal, l'hymne de la reconnaissance jaillissant à flots harmonieux d'une âme débordante de bonheur ; le titre avait une pointe de préciosité : Le mois du divin Époux. — Depuis elle a abordé tour à tour l'histoire, la biographie, l'ascétisme, et même hélas ! la poésie. Mais ne parlons que de la prose ; je serai plus à l'aise pour louer

presque
sée aux s
envergur
tact parf
certains r
et marqu
sacrées à
de les lire
Son style
brises le
sous la p
éloquence
aimable c

Le nou
de ses aîn
vénération
du salut d
tique il ra
dimanche

Chaque
trice ; des
moëlle asc
sources au
que journé

Du moi
vait du pr
admiré, c'e
que page s
dirait vrai
son Sérapl

RÉPAR
1905, in-18

(1) *Comte*
Notre-Seign
M. Alph.
colettine, p
sa *Sainte C*
mans: saint
Les Francis

presque sans réserve. Sa doctrine ascétique est toujours excellente et puisée aux sources les plus saines ; sans être une théologienne de puissante envergure, la Révérende Mère a su éviter, avec un sens très délicat et un tact parfait, toutes ces mièvreries que nous administrent à fortes doses certains mystiques de pacotille ; ses enseignements sont pratiques, clairs et marqués au coin d'une sage expérience. Les biographies qu'elle a consacrées à deux de ses novices, sont de purs chefs-d'œuvre, et je vous défie de les lire, sans sentir de douces larmes perler au bord de vos paupières. Son style imagé, élégant parfois jusqu'à la coquetterie, s'anime sous les brises les plus pures d'une suave poésie, et monte de temps en temps sous la poussée d'énergiques convictions jusqu'aux entraînements d'une éloquence persuasive ; plus souvent il garde toutes les séductions d'une aimable causerie.

Le nouveau volume de la Révérende Mère S... a toutes les qualités de ses aînés. Je le trouve tout simplement exquis, ce mois consacré à la vénération de "la puissante collaboratrice de Jeanne d'Arc dans l'oeuvre du salut de la France au XVe siècle." (1) Par sa méthode simple et pratique il rappelle la délicieuse petite brochure du P. Ange sur "les cinq dimanches en l'honneur des stigmates de Saint-François."

Chaque jour fournit une considération historique sur l'illustre réformatrice ; des réflexions morales extraient de la vie de Sainte-Colette la moëlle ascétique qu'elle contient ; enfin un fait merveilleux emprunté à des sources authentiques, vient dorer de ses mystérieux rayons la fin de chaque journée.

Du mois de Sainte-Colette on peut dire ce que le Chan. Berlioux écrivait du premier ouvrage de la Révérende Mère S... : Ce que j'ai surtout admiré, c'est l'onction de la piété et la pénétration du sentiment. De chaque page s'exhale un doux parfum qui embaume l'âme du lecteur. On dirait vraiment que pour écrire son livre l'auteur a emprunté la plume de son Séraphique Père saint François d'Assise.

FR. IGNACE-MARIE

O. F. M.

RÉPARATION ! par M. l'abbé de Gibergues. Paris, chez Poussielgue, 1905, in-18 raisin de 239 pp.

(1) *Comte de Chamberet* : La parfaite vie de Sainte Colette la petite Ancelle de Notre-Seigneur. Paris 1887, p. 5.

M. *Alph. Germain* ne mentionne pas cet ouvrage dans la biobibliographie colettine, pourtant si riche en indications précieuses, qu'il a dressée en tête de sa *Sainte Colette de Corbie*, Paris 1904, p. V-X. — Voir aussi *J.-K. Huysmans* : sainte Lydwine de Schiedam, Paris 1901, p. 46-48. et *Mme Fr. Dorève*. Les Franciscains précurseurs de Jeanne d'Arc. Paris 1904.

M. l'abbé de Gibergues n'est pas un inconnu. Depuis cinq ans il publie les instructions quadragésimales qu'il prêche chaque année à Paris. C'est un véritable délice de suivre son exposé doctrinal et pratique. Son style est limpide et nerveux : il a en horreur les périodes creuses et cultive avec une prédilection marquée les phrases courtes, incisives, rapides comme des flèches. De là cette noble simplicité, cette énergie persuasive qui conviennent si bien au missionnaire. De nombreuses citations, empruntées surtout aux célébrités contemporaines, émaillent le texte et sont sorties comme des perles dans la magistrale facture de ces belles conférences. Le présent volume (carême 1905) se compose des instructions suivantes : Nécessité de la réparation ; réparation divine ; réparation sacramentelle ; oeuvres de réparation (2 conf.) ; l'Eucharistie et la réparation. — Ce beau livre ne manque pas d'actualité : la plus violente tempête est déchaînée, dit avec raison M. de Gibergues ; l'orage redouble de fureur. Le vaisseau qui porte les destinées de la France fait eau de toutes parts. Va-t-il sombrer ? Oui infailliblement, si on ne lui porte un prompt secours ! La réparation immédiate, franche, totale, généreuse nous arrachera au naufrage imminent qui menace de nous engloutir. —

FR. IGNACE-MARIE

O. F. M.

QUATRE CENTS ANS DE CONCORDAT par le R. P. Alfred Baudrillart, Paris, Poussielgue, 1905, in-18 Jésus de 386 pp.

Voilà un livre plein d'actualité écrit avec la consciencieuse sérénité d'un historien rompu au métier et formé aux bonnes méthodes. Les questions sur la séparation de l'Église et de l'État sont à l'ordre du jour. Les uns désirent la rupture de tout leur cœur, car ils y voient l'aurore de temps meilleurs ; d'autres voudraient l'éviter à tout prix parce qu'ils la regardent comme la déclaration d'une guerre longue et désastreuse. Qui a raison ? Le R. P. Baudrillart a parfaitement compris que c'est dans l'histoire du passé qu'il faut chercher la solution de ces questions actuelles. Il suffit de jeter un regard sur la superbe table bibliographique dressée à la fin du volume (p. 353-367) pour comprendre avec quelle loyauté scientifique, avec quelle scrupuleuse exactitude l'éminent professeur de l'Institut catholique de Paris a fouillé l'histoire des concordats français. Après avoir examiné avec soin ce magnifique exposé, il semble difficile de ne pas conclure avec le R. Père (p. 353) : "Quelles que soient les séductions du grand mot de liberté et les légitimes colères que suscite l'oppression présente, je crois que nous ne devons pas aider à la rupture... Si, comme il est probable, elle nous est imposée... ce sera une autre affaire. Nous aurons accompli tout notre devoir ; Dieu pourvoira au reste."

GIOVANNI SCOTELLO,

Mon
Quesne
ans, ap
— M
Angèle,
— M
avril 19
Zélatr
marquer
— M
dée le 1
Sa mo
ladie pér
té du bo
plus enc
vertus hi
spéciale,
elle s'éta
faisait la
de son m
Chemin
pour les
quels elle
table ter
nouveau
Ja main,
C'est a
reçut sa l
— N.
dernier.
— M
Saint
le 25 av
Saint
Boisvert
ans aprè
Saint
de 87 ar
Saint
Sr Zolan
— M
beth, dé
Saint
en religi
de 61 an



NÉCROLOGIE

Montréal. — Fraternité Sainte-Elisabeth. — Melle Marie-Louise Quesnel en religion Sr François d'Assise, décédée le 2 mai, à l'âge de 30 ans, après avoir fait profession sur son lit de mort.

— Mde Augustin Aubertin née Marie Bissonnette, en religion Sr Sainte Angèle, décédée le 2 mai, à l'âge de 63 ans, après 10½ ans de profession.

— Mde Napoléon Plessis dit Belair née Rose Paquette, décédée le 19 avril 1905 après 12 ans de profession.

Zélatrice dévouée du pèlerinage du Tiers-Ordre de Montréal, elle se faisait remarquer à chacun de nos pieux voyages par son zèle et son adresse peu communs.

— Mde Hormidas Paré, en religion Sr Saint François d'Assise, décédée le 11 avril 1905, après 11 ans de profession.

Sa mort, des plus édifiantes, couronna une vie exemplaire. Trois mois de maladie pénible supportée avec courage prouvaient sa parfaite résignation à la volonté du bon Dieu. Mère de famille vraiment chrétienne, elle sut par ses paroles et plus encore par ses exemples graver profondément dans le cœur de ses enfants les vertus humbles mais solides de charité, d'humilité, et ce qui faisait son attention spéciale, la dévotion à la Sainte Vierge, sa dévotion par excellence. Depuis 9 ans elle s'était faite volontairement l'esclave de Marie, et comme gage de sa fidélité, faisait la Sainte Communion tous les samedis. En outre, sans rien négliger du soin de son ménage, elle trouvait encore le temps d'entendre la messe et de faire son Chemin de la Croix tous les jours. Que dire maintenant de ses œuvres de charité pour les Pères, pour les pauvres de la Saint Vincent de Paul, pour des parents auxquels elle a facilité leur vocation? Elle mourut paisiblement, de la mort d'une véritable tertiaire, entourée de sa famille. Fortifiée du Pain des Forts, consacrée de nouveau à la Mère de Dieu, son crucifix sur les lèvres, le cierge rosarié allumé à la main, au milieu des invocations de tout genre.

C'est ainsi que par l'entremise de la Sainte Vierge et de Saint François, Dieu reçut sa belle âme.

— **N.-D. des Anges.** — Melle Joséphine Durocher, décédée en mars dernier.

— Mde John Mc Caughan.

Saint-Joseph. — M. Hubert Fyfe en religion frère Joseph, décédé le 25 avril 1905, à l'âge de 74 ans après 4 ans de profession.

Sainte-Anne de Plaines. — Mde Pierre Valiquette née Domitilde Boisvert, en religion Sr Sainte-Anne, décédée le 24 mars, à l'âge de 73 ans après 10 ans de profession.

Sainte-Thérèse de B. — M. Lambert Leclair, décédé le 15 avril, à l'âge de 87 ans après 14 ans de profession.

Saint-Alban. — Mde Elie Perron, née Eléonore Mathieu, en religion Sr Zolande, décédée le 2 avril après 3 ans de profession.

— Mde Vve Isidore Naud née Sophie Dufresne, en religion Sr Elisabeth, décédée le 12 avril, à l'âge de 80 ans, après 13 ans de profession.

Saint-Joseph de Levis. — Mde Xavier Hamelin, née Julie Carrier, en religion Sr Saint François d'Assise décédée le 6 mars 1905, à l'âge de 61 ans après 14 ans de profession.

— Mde Jules Létourneau née Leda Dupuis, en religion Sr Sainte Germaine, décédée le 20 avril à l'âge de 39 ans, après 3½ ans de profession.

— Mde Clement Giguère née A. Moore, en religion Sr Sainte-Angèle, décédée le 1er mai 1905 à l'âge de 70 ans, après 4 ans de profession.

Maskinongé. — Mde Narcisse Meunier née Léocadie Caron, décédée le 21 avril à l'âge de 80 ans, après 10 ans de profession.

Saint-Georges-de-Beauce. — Mde Joseph Veilleuse, née Clotilde Dutil, en religion Sr Sainte-Marguerite décédée le 13 avril, âgée de 58 ans après 6 ans de profession.

L'Épiphanie. — Melle Henriette Leblanc en religion Sr saint Louis de Gonzague, décédée le 27 avril après 12 ans de profession.

Sainte-Rose. — Mde Wilfrid Desjardins décédée le 14 mars après 3 ans de profession.

Québec Saint-Sauveur. — Mde Joseph Binet en religion Sr Sainte-Anne, décédée le 24 avril à l'âge de 79 ans après 19 ans de profession.

— Mde Louis Don Carlos née Sophie Allaire, en religion Sr Sainte-Philomène, décédée le 2 avril à l'âge de 75 ans après 14 ans de profession.

— Melle Adelia Brousseau en religion Sr saint-Joseph décédée le 18 avril à l'âge de 29 ans après 10 ans de profession.

— Melle Henriette Binet en religion Sr Sainte Sophie, décédée le 5 mai 1905, à l'âge de 89 ans après 14 ans de profession.

— Mde Vve Octave Laberge, née Adèle Kirouac, en religion Sr saint Ambroise, décédée le 7 janvier 1905, à l'âge de 69 ans après 34½ ans de profession.

Cette chère Sœur fit preuve de beaucoup de patience et de résignation durant sa longue maladie. Jusqu'à la fin, elle a rempli fidèlement ses devoirs de mère chrétienne, tout en étant très fervente tertiaire.

— Mde Louis Arial, née Marie Corriveau, en religion Sr saint Louis, décédée le 24 janvier 1905, à l'âge de 77 ans, après 13 ans de profession.

Manchester. U. S. A. — Mde Lumina Duchette, décédée le 7 avril, à l'âge de 35 ans après avoir fait profession sur son lit de mort.

Fall-River-Mass. — Mde Léon Guimond née Léontine Paradis en religion Sr Saint-Joseph, décédée le 24 avril à l'âge de 36 ans après 13 ans de profession.

— Mde Laurent Pelletier, Sr Sainte-Agnès d'Assise, décédée le 8 mai 1905, âgée de 55 ans après 15 ans de profession.

La Fraternité perd en elle un de ses membres les plus distingués. Depuis sept ans qu'elle était maîtresse des novices, elle sut remplir sa charge avec un dévouement sans bornes, elle s'est toujours dépensé avec une grande générosité pour le plus grand bien de la Fraternité. On la voyait toujours à l'œuvre et au premier rang lorsqu'il s'agissait de bonnes œuvres. Généreuse et résignée pour supporter les épreuves que le bon Dieu a semées sur sa route, sa mort a été celle du Juste et le couronnement d'une vie de labeur et de sacrifices.

Que Dieu ait pitié de son âme !

Association du Chemin de Croix Perpétuel. — Mde Hormidas Paré, Mde Vve O. Chouinard.

R. I. P.